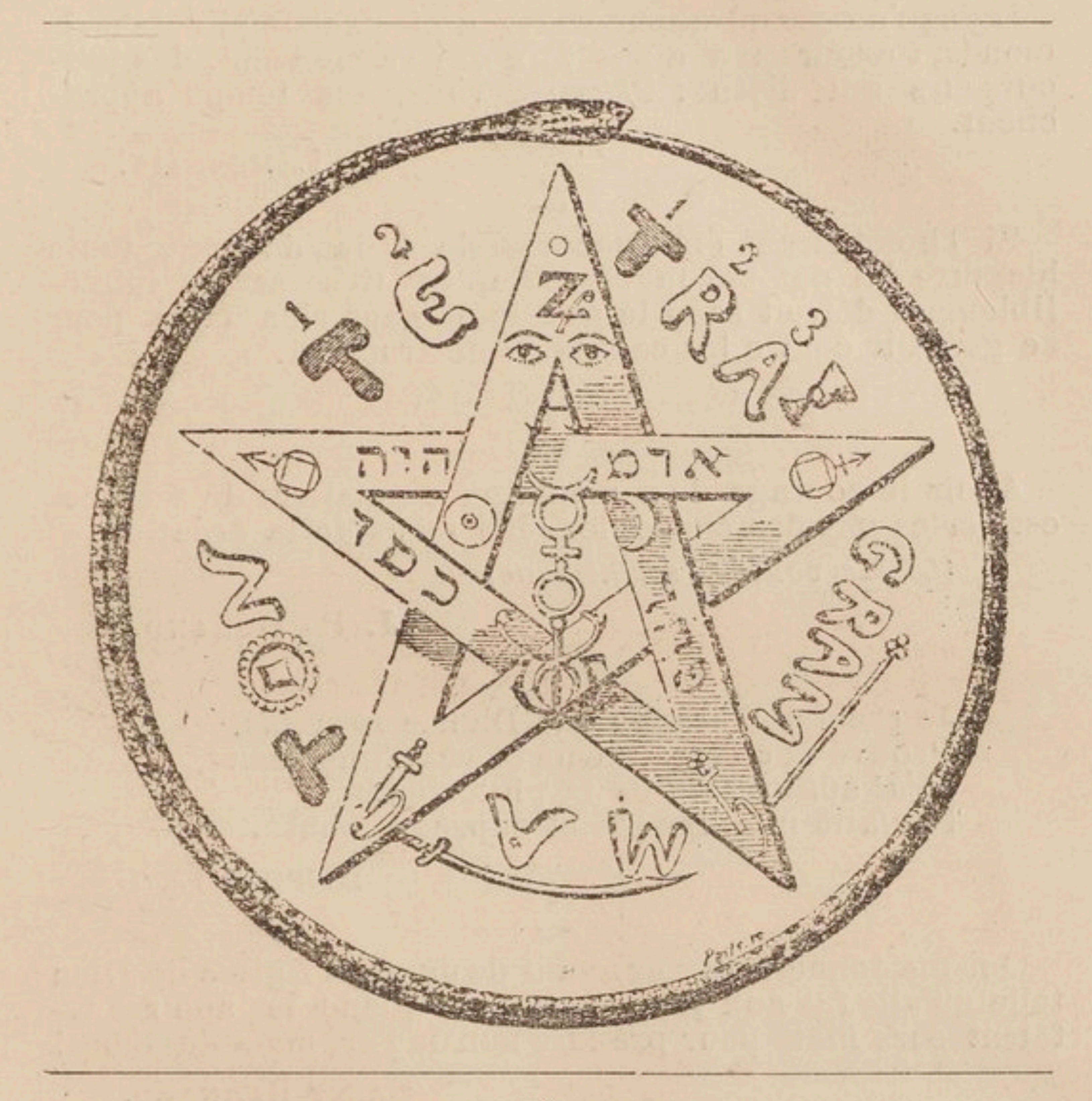
6e ANNÉE. N° 64. AVRIL 1894.

L'ÉTOILE



A MÉDITER

La Religion est la rosée céleste qui féconde dans le cœur des individus l'amour de Dieu, du prochain, de la création universelle, et y fait éclore le germe divin que Dieu a déposé au fond de la nature de chacun. Elle est aussi la *lumière* qui éclaire la route que l'homme doit parcourir, la *loi* qui le soutient, le console dans la vie et le conduit sûrement vers sa destinée.

LOUIS DE TOURREIL.

*
* *

Rendez les hommes plus heureux, vous les rendrez meilleurs.

VICTOR HUGO.

L'Amour est l'attraction des complémentaires *au moyen* du magnétisme universel et *en vue* d'une création matérielle ou spirituelle.

PAPUS.

*
* *

Lorsqu'un grand changement doit s'accomplir dans le monde, toujours il y a des voix qui l'annoncent, des précurseurs qui disent : Préparez-vous, les temps approchent.

LAMENNAIS.

*
* *

Si l'homme eût été inaccessible à la douleur, toute blessure lui eût été indifférente, et il se serait infailliblement détruit sans le savoir et sans rien faire pour se garantir contre les causes de destruction.

*
* *

Avoir le courage de son opinion en matière de science. est certes une des choses les plus rares de la création.

(*Le Merveilleux scientifique*).

J. P. DURAND.

*
* *

Je crois à l'*inconnu* que Dieu *personnifie*,
Prouvé par l'être même et par l'immensité,
Idéal SURHUMAIN de la philosophie,
Parfaite intelligence et suprême bonté.

ELIPHAS LEVI.

*
* *

Qui me donnera de voir avant de mourir l'Eglise de Dieu telle qu'elle fut aux jours antiques, quand les apôtres jetaient leurs filets pour prendre non de l'or, mais des âmes!

SAINT BERNARD.

Fraternité de l'Étoile

COMMUNION DES AMES

I. Elévation fraternelle vers Dieu ;
II. Invocation aux esprits supérieurs
III. Union par les fluides.

Le 7 *avril* 1894, *de midi au soir.*
Le 7 *mai* 1894, *de midi au soir.*

ALBER JHOUNEY.

KABBALE MESSIANIQUE

La Tradition [1]

EXTRAITS ET ABRÉGÉS DE LA KABBALE

I

LE LIVRE DU MYSTÈRE

(*Siphra Dzénioutha*)

CHAPITRE PREMIER (*suite*)

B. — COMMENTAIRE.

Tiphéreth juge les créatures, mais d'une manière plus générale, plus variée, moins rigoureuse que Géburah.

Equilibrée et centrale, elle emploie à la fois la grâce et la rigueur et le concert entier des Séphiroth inférieures en même temps qu'elle recueille, pour les transmettre aux créatures, l'influx des Séphiroth transcendantes.

*
* *

Comme Kéther, Chocmah et Binah forment un groupe, un chœur d'équilibre harmonieux; ainsi Chésed, Géburah et Tiphéreth en forment un autre.

Tiphéreth correspond à Kéther, Chésed à Chocmah et Géburah à Binah.

Le premier chœur est primordial et idéal :

Kéther représente l'initiative créatrice et en même temps la Science divine, celle où, comme dans l'Absolu, le sujet et l'objet, la conscience et la connaissance, la pensée et la vérité ne se distinguent pas, mais demeurent dans l'unité et

1. Essai offert à la méditation des Frères du *Troisième Degré* de l'Etoile.

ne font qu'une pure Essence, indivisible et parfaite.

Chocmah, nous l'avons vu nettement, représente ce qui connaît, le sujet, la pensée ; elle représente aussi l'élan créateur.

Binah représente ce qui est connu, l'objet, et par conséquent elle réalise, dans leurs germes primitifs, toutes les créatures, et tout l'univers.

Nous trouvons donc, en le premier chœur, les opérations essentielles de la volonté et de l'intellectualité.

Kéther, décision ; Chocmah, élan volontaire ; Binah, réalisation : voilà pour la volonté.

Kéther, conception primitive; Chocmah, pensée et logique ; Binah, connaissance et objet précis : voilà pour l'intellectualité.

ALBER JHOUNEY.

Traduction

DU CHAPITRE IV

1. L'Ancien est occulte et caché, le Microprosope est manifeste et non manifeste.

2. Quand il est manifeste il s'écrit par les lettres.

3. Quand il est caché, alors il s'occulte par les lettres qui ne sont pas disposées selon les lettres (ou selon leur place).

Car alors, dans lui, les choses supérieures et inférieures ne se disposent pas selon l'ordre.

4. Que la terre (*Genèse*, ch. I, vers. 24) produise l'âme vivante selon son espèce, la bête de somme et le reptile, etc...

A cela se rapporte ce qui est écrit (*Psaumes* 36, vers. 7). L'homme et la bête, tu les conserveras, Seigneur.

5. L'un est contenu dans la généralité de l'autre, et la bête dans la conception générale de l'homme.

6. Lorsqu'un homme d'entre vous offrira une offrande au Seigneur, de gros bétail, etc.. (*Lévitique*, ch. I, vers. 2). Car l'animal est contenu dans le genre de l'homme.

7. Lorsque l'homme inférieur descendait en ce monde selon la forme supérieure, on trouvait en lui deux esprits. De sorte que l'homme était composé de deux côtés, la Droite et la Gauche.

8. Du côté droit il avait la Neschamah sainte et du côté gauche il avait la Néphesh animale.

9. L'homme péchait et la gauche s'étendait et s'étendaient ceux-là qui n'ont pas de corps. Lorsque tous deux étaient joints ensemble, se faisaient les générations comme par un certain animal qui engendre beaucoup d'esprits dans un seul accouplement.

10. Vingt-deux lettres occultes, vingt-deux lettres manifestes.

11. Un Iod est occulte, un autre manifeste. L'occulte et le manifeste sont équilibrés dans la balance des formes.

12. De Iod sortent le mâle et la femelle, Vau et Daleth. En ce lieu Vau est le mâle, et Daleth la femelle. Et de là sortent דו, Deux, qui sont le mâle et le femelle et non seulement Deux, mais deux Couples.

12. Iod solitaire est le mâle ; Hé la femme.

14. Hé fut d'abord ד (Daleth). Après qu'il a été imprégné par י (Iod) il a engendré le Vau.

15. D'où il est évident que dans la lettre Hé sont cachées les lettres דו et que dans יוד est caché יה d'où sont faits יהו. Il apparaît donc que יוד, en sa figure, contient le nom יהו, quand il est écrit pleinement par Iod, Vau, Daleth, qui sont le mâle et la femelle. Ensuite (le fils) est composé et il revêt la mère.

16. Et les fils de Dieu (*Genèse* ch. VI, vers. 2) virent les filles des hommes. Cela est évident par ce qui est écrit (*Josué*, ch. 2, vers. 1) : Deux hommes pour explorer en secret, leur disant...Comment (trouve-t-on deux) dans les filles des hommes ? Par ce qui est écrit : (*Rois*, livre I, ch. III, vers. 16) : Alors vinrent deux femmes vers le Roi.

17. A cause d'elles il est écrit (*Rois*, livre I, ch. III, vers., 28) : Parce qu'ils virent que la sagesse de Dieu était en lui. Alors elles vinrent et non auparavant.

18. Dans le palais de l'union des fontaines deux étaient enlacés par les embrassements (et cela) dans les régions supérieures. Ils descendaient et occupaient la terre. Mais ils perdaient la partie bonne qui était en eux, la couronne de clémence, et ils étaient couronnés de la mesure des raisins.

19. Et Dieu dit à Moïse (*Exode*, ch. xix, vers. 15). Que cries-tu à moi ?

— Remarque אלי. Parle aux fils d'Israël pour qu'ils marchent. Remarque ici le mot ויסעו

20. Alors Moïse s'occupait de l'influence (*Exode*, ch. xxxiv, vers. 6), et désirait vénérer la Barbe.

21. Et (*Exode*, xv, vers. 26) : Si tu fais ce qui est droit aux yeux de Dieu, et si tu prêtes l'oreille à ses commandements et si tu gardes toutes ses ordonnances... Car je suis le Seigneur qui te guérit.

Chapitre V

1. Il est écrit (*Isaïe*, ch. i, vers. 4) : Malheur à la nation pécheresse, au peuple lourd d'iniquités, à la race de malins, aux enfants etc...

2. Il y a sept degrés : יוד הה ו ח. (Si) חי et יי alors sont produits דהה. Si הוי et הה alors וו est produit au dehors. Occultement est désigné Adam c'est-à-dire le mâle et la femelle qui sont les דו dont il est écrit : enfants corrupteurs.

3. Dans le principe il créa. Dans le principe est une Parole, il créa est la moitié d'une Parole. Le Père et le fils, l'occulte et le manifeste.

4. L'Eden supérieur s'occulte et se cache. L'Eden inférieur s'avance pour être transféré et manifesté.

5. Le nom יהוה (renferme) le nom יה et le nom אלהים.

6. את (qui d'autres fois signifie) אדני et אהיה, désigne ici la droite et la gauche qui se joignent en un.

7. השמים et ואת (se rapportent à la Beauté et à la Victoire), comme il est écrit (*Chroniques*, livre I, ch. xxix, vers. 2) : Et la Beauté et la Victoire, ces degrés sont unis en un.

8. הארץ (désigne la Royauté, la Gloire et le Fondement unis), comme il est écrit (*Psaume* 8, vers. 2) : Que ton Nom est magnifique par toute la terre ! et (*Isaie*, ch. vi, vers. 3) : La plénitude de toute la terre Sa gloire.

9. Qu'il y ait un firmament au milieu des eaux (*Genèse*, ch. i, vers. 6) : Pour faire une distinction entre le Saint et le Saint des saints.

10. L'Ancien s'épand vers le Microprosope et lui adhère. S'il n'est pas épandu vers lui profondément, la bouche qui raconte de grandes choses meut le

Microprosope et il est couronné de petites couronnes sous les cinq espèces d'eaux.

11. Comme il est écrit (*Nombres*, ch. XIX, vers 17) : Et on donnera sur lui de l'eau vive dans un vase. C'est אלהימ היימ le Dieu de Vie, et le Roi du monde. Et je marcherai (*Psaume* 116, vers. 9) devant le Seigneur dans la terre des vivants. (Et) (*Samuel*, livre I, ch. XXV, vers. 29) : l'âme de mon Seigneur sera liée dans le faisceau de la vie. (Et encore) (*Genèse*, ch. II, vers. 9) : et l'arbre de vie au milieu du jardin יה, הא יוד, אהיי.

12. Entre les eaux et les eaux. Les eaux parfaites, les eaux imparfaites. La miséricorde parfaite, la miséricorde imparfaite.

13. Et Dieu dit (*Genèse*, ch. VI, vers 3) : Mon esprit ne contestera point à toujours avec l'homme, car il est chair. Et Dieu dit (il faut remarquer que) après la composition (de la structure supérieure) c'est du Microprosope que dans la suite (ce Nom doit être entendu). Car lorsqu'il parle il appelle celui-ci du Nom, mais l'Ancien parle occultement.

14. Mon esprit ne contestera point avec l'homme. (Ce n'est pas de l'esprit du Microprosope lui-même qu'il s'agit, mais de l'esprit) qui vient d'en haut. Car, par cet esprit que soufflent les deux narines du Macroprosope l'influx est envoyé vers les inférieurs.

15. Et c'est pour cela qu'il est écrit (*Genèse*, ch. VI, vers, 3) : Et ses jours seront de cent-vingt ans.

Iod est parfait ou non parfait. Lorsque Iod est solitaire, il signifie cent. Lorsque deux lettres (deux Iod) sont accolées, elles signifient dix unités prises deux fois : (ce qui fait) cent-vingt ans.

16. Iod solitaire lorsqu'il se manifeste dans le Microprosope (alors la décade) est élevée jusqu'à dix milliers d'années. Mais si de ce côté (si c'est au point de vue du Microprosope que l'on se place, alors arrive) ce qui est écrit : (*Psaume* 139, vers, 5) : Tu poses sur moi ta main.

17. Il y avait des géants sur la terre (*Genèse*, ch. VI, vers. 4). Et c'est là ce qui est écrit (*Genèse*, ch. II, vers. 10) : Et de là il (le fleuve) se divise et il est en quatre fleuves. A partir de l'endroit où se divise le corps sont appelées ces choses tombées. C'est pour cette raison qu'il est écrit : Et de là il se divise.

18. Ils étaient sur la terre, dans ces jours-là, mais non pendant le temps qui a suivi, jusqu'à ce que vint Josué.

19. Et les fils d'Elohim sont gardés jusqu'à ce que vienne Salomon et qu'il épouse les filles des hommes. Comme il est écrit (*Ecclésiaste*, ch. II, vers. 8) : Et les délices des fils des hommes, où il dit les délices תענוגות (au féminin) et non תענוגים (au masculin) pour insinuer que ces fils d'Adam là sont du nombre des esprits autres, qui ne sont pas contenus sous la sagesse supérieure, de laquelle il est écrit (*Rois*, livre I, ch. v, vers. 12) : Et le Seigneur donna la Sagesse à Salomon.

20. Et il est écrit (*Rois*, livre I, ch. IV, vers. 31) : Il était plus sage que tout homme, car ceux-ci ne sont pas contenus sous l'homme.

21. Lorsqu'il est dit : Et le Seigneur donna la sagesse, alors est signifié le Hé supérieur. Et il était sage plus que tout homme, car de celle-là (de la sagesse supérieure) il recevait la sagesse dans la région inférieure.

22. Ces esprits sont puissants qui depuis le siècle (*Genèse*, ch. VI, vers. 4), depuis le siècle, c'est-à-dire depuis le monde supérieur. Hommes de nom, c'est-à-dire qui s'exerçaient dans le Nom.

23. Dans quel nom ? Dans le Nom saint, en lequel ils s'exerçaient eux les non saints inférieurs. Mais ils ne s'exerçaient que dans le Nom (et pas dans la sainteté.)

24. Hommes du Nom, est-il dit, nuement, et pas hommes du Tétragramme. Car il ne se servaient pas du Nom quant au mystère de l'Arcane. C'est-à-dire qu'ils s'en servaient diminutivement, mais non cependant avec diminution du Nom lui-même.

25. Et parce qu'ils sont appelés simplement Hommes du Nom, ils sont exclus de la conception générale d'homme.

26. Il est écrit (*Psaume* 49, vers. 14) : L'homme ne demeurera point en dignité. Ils ne restera pas longtemps dans la dignité de roi, sans l'esprit.

(Traduit par A. JHOUNEY).

Yoga Sastra de Patandjali [1]

21. (Ceux-là, parmi les vrais ascètes atteignent) rapidement (l'état d'extatique méditation) qui ont une ardeur impétueuse.

1. Offert à l'étude des Frères du *Deuxième* et du *Troisième* Degré de l'Etoile.

22. Il y a aussi à distinguer (entre les ascètes) selon que leur méthode est faible, moyenne ou transcendante[1].

23. L'ascète peut atteindre (l'état de méditation extatique) par une profonde dévotion à Iswara.

24. Iswara est l'Esprit, seul de sa nature, qui est inaccessible aux douleurs, aux fruits des œuvres et aux tendances latentes (qu'engendrent les actes).

25. En lui le germe de l'omniscience devient infini.

26. Il est le docteur, même des premiers êtres (des dieux tels que Brahma, etc...), car il n'est pas limité par le temps.

27. Son Nom est Gloire (Aum).

28. Il faut répéter (son Nom) et réfléchir sur ce qu'il signifie.

29. De là viennent la connaissance de l'esprit d'intelligence véridique et l'absence des obstacles

(Traduit de l'anglais par A. Jhouney.)

Alber Jhouney : Ésotérisme et Socialisme

Un vol. in-18, 3 fr. : 14, Rue Halévy, Paris

Une différence entre toutes effrayera les théologiens d'en deçà du voile : la distinction du Masculin et du Féminin en Dieu.

La Genèse, certainement, autorise cette distinction, lorsqu'elle dit : « Et Dieu créa l'homme à l'image de Dieu ; il le créa masculin et féminin » (Genèse, I, 27). Mais de même que les liturgistes bannirent les saintes femmes de l'énumération synoptique par laquelle la première oraison commune de la messe romaine rappelle tous les intercesseurs montés de la terre vers le ciel ; de même que les suprêmes pontifes exclurent le

1. Le Seigneur. « La doctrine Yoga, dit M. Tiele dans son Manuel de l'Histoire des Religions, se distingue du Sankhya par son *théisme* prononcé. » A. J.

mariage de la couronne sacramentale du sacerdoce ; ainsi les scolastiques effacèrent toute pensée possible du principe féminin dans l'Etre-Principe, pour assurer sur les trois plans, dans les trois mondes, la sèche et absolue autocratie du seul masculin [1].

Les ésotéristes, sur ce point encore, remettent en lumière la doctrine primitive et la métaphysique positive. J'ai parlé de Pensée-Mère fécondée par le Vouloir générateur. Toute réalisation intelligente, même purement intellectuelle, suppose en effet, ce double principe : la pensée, fille de l'énergie essentielle, devient mère du fils, mère de la réalisation, sous la fécondation du vouloir conforme, et ni l'énergie sans pensée, ni la pensée sans vouloir ne suffiraient à engendrer. La distinction, sans séparation, des deux principes, masculin et féminin, est donc bien dans l'essence de l'être ; si les théologiens, dès longtemps, l'ont effacée de leurs spéculations, ils n'ont pu toutefois, ni dans le Créateur ni dans la Création, la retrancher de la réalité, et peut-être leur œuvre, incomplètement chrétienne, plus oppressive que bienveillante, moins vivante qu'automatique, démontre-t-elle suffisamment, sans qu'ils s'obstinent désormais à ce qui les diminue, le retentissement malheureux d'une simple erreur d'abstraction dans le domaine même le plus positif. Le culte toujours grandissant de Marie, la mère divine, l'hommage prépondérant que l'Eglise de plus en plus décerne au Cœur dans la personne du Dieu-Homme, sont un retour, inconscient peut-être, mais d'autant plus significatif, à cette antinomie préantinomique qui est la nécessité même de la vie et que nulle institution qui veut vivre ne peut impunément méconnaître.

M. Jhouney, sur ce point, a une vue plus com-

---

1. Le pape Léon XIII, dans son encyclique *De Conditione opificum*, condamne indirectement *la loi grégorienne* du célibat ecclésiastique, en déclarant que le droit au mariage est un droit institué par Dieu et contre lequel aucune loi humaine ne peut prévaloir.

plète que M. Péladan, car si : « le féminin seul
« nous enchaîne dans l'erreur des intuitions obs-
« cures et dans la foi juste par le fond, par le
« désir, mais superstitieuse par les formes, le
« masculin seul nous illusionne par la fausse
« précision des sciences externes, par le maté-
« rialisme, solide comme une armure vide, bien
« construit au dehors et creux dans le fond. Et,
« comme rien n'est puissant sur le monde autant
« que l'idéal reconnu de tous pour suprême et
« pour divin, cette apparition en Dieu d'une per-
« fection double, féminine et mâle, aura des
« conséquences infinies : socialement, l'égalité
« de l'homme et de la femme ; moralement, une
« émotion de tendresse dans le droit et toute la
« lucidité du droit dans la tendresse ; pour l'art,
« la science et la religion, une alliance harmo-
« nique et variée entre les deux forces, qui attein-
« dront par cette alliance seule la beauté et la
« vérité intégrales, la plénitude de Dieu [1]. »

Comment se fait-il, après cette marche jusqu'ici si conforme, que la loi d'analogie ne guide plus M. Jhouney dans la suite de son investigation du dogme, et que de l'Incarnation comme de l'Eucharistie, il tronque la grandeur surnaturelle à la mesure bourgeoise des conceptions protestantes, au détriment de l'Art et de l'Esotérisme ?

L'erreur du protestantisme est de diminuer, de circoncire le christianisme, au lieu de le relever à sa vigueur native, et de le rendre plus serf de la Lettre au lieu de lui donner, pour planer dans l'air libre, les libres ailes de l'Esprit. Tout autre est le caractère de l'ésotérisme ; ce n'est nullement sur les défauts, sur les déchéances du monde terrestre qu'un occultiste calque par analogie les supériorités du monde céleste ; ce n'est pas l'égalité, mais la hiérarchie, qui est pour lui la loi de l'être ; il y a pour lui une perspective, il

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 77.

y a plusieurs plans ascendants, des faits visibles aux faits invisibles ; à son sens, toute philosophie, positiviste ou religieuse, se trompe manifestement, qui ne garderait pas à un plan supérieur sa « signature » de supériorité.

Le symbolisme primitif, lorsqu'il trace le schéma de la circulation des âmes, nous montre le germe inconscient de *l'âme inférieure* qui *descend de Dieu* pour entrer dans la matière [1].

Pour que la loi d'analogie et de hiérarchie soit fidèlement observée, nous devons donc voir de même l'âme inférieure, la simple vie physique descendre de Dieu dans Marie et y former Jésus, sans l'intervention du *vieil homme*, qui doit recevoir du nouveau la vie, ne pouvant lui donner que la mort. La virginité de Marie, la génération de Jésus par une vierge que Dieu seul féconde, est l'analogue, dans le monde nouveau, de la naissance du premier homme dans le monde ancien, et l'accord de toutes les grandes religions pour donner à leur messie cette virginale conception n'est que l'universelle intuition humaine de cette divine convenance. Du reste, au point de vue le plus scientifique, tout être qui est premier dans une série nouvelle, a, sans nul doute, une mère dans la précédente série ; mais le père est de plus haut, car le moins ne peut produire le plus ; quiconque est supérieur vient du monde supérieur. M. Jhouney, comme M. Schuré, supprime ici sans y songer la loi générale de l'ésotérisme et la vraie mesure du divin.

De même pour la formation morale et intellectuelle de Jésus. Les scolastiques oublient l'évangile de saint Luc [2] lorsqu'ils donnent dès le premier instant à son âme une perfection improgressive, et à son esprit la science totale avec sa pleine conscience ; mais Strada oublie pratiquement le fait métaphysique, dont il est cependant

---

1. Alber Jhouney, *opere laudato*, p. 127.
2. *Et Jesus proficiebat sapientia et ætate et gratia apud Deum et homines.* (Luc, II, 52.)

le prophète, lorsqu'il méconnait à ce point l'action de Dieu dans le Christ, que Jésus, d'après lui, est un indigent de la pensée qui n'a fait qu'enter des souvenirs hindous et védiques sur le Jéhovah mi-persan, mi-assyrien des Juifs [1].

S'il faut ainsi l'atavisme et le processus normal de l'histoire pour accoucher l'humanité de ses grands fils (je réfute Strada par lui-même), « comment expliquer ces prodigieux développe-« ments du génie dès la naissance du monde et « avant l'histoire?... Mais tout progrès, toute « invention se produit par cette supériorité de « l'esprit sur son milieu. Le génie a cela que si « ce qui l'entoure lui est occasion, il ne lui est « pas cause : il plonge dans l'absolu droit et sans « biais [2]. » Ainsi la génération du génie n'est pas spontanée ; mais elle est divine. Plus grand même que le génie, Jésus nait de Dieu, lorsque le temps sonne l'heure fixée d'avance par l'éternité. Destiné de Dieu à recueillir dans l'unité tous les débris de la totale Vérité, brisée et dispersée avec l'Humanité primitive, Jésus naît au milieu des temps, au confluent de l'histoire, au moment précis où Dieu fait par le judéo-hellénisme une synthèse aussi complète que possible de toutes les traditions et de toutes les divinations de tous les peuples. Pour constater que ce qui le précède ou « ce qui l'entoure lui est occasion, mais ne lui est pas cause », il suffit de voir tels qu'ils sont ces deux grands faits : l'école d'Alexandrie, le christianisme primitif. De l'un à l'autre, il y a un saut démesuré qui dénonce le surnaturel : *Natura non facit saltus.* Or, de l'un à l'autre, c'est Jésus qui est le facteur : l'avant et l'après, à défaut d'autres preuves, éclairent suffisamment ce mystérieux facteur : de cette quintessence d'abstraite métaphysique à ce positivisme de charité sociale, ce n'est pas l'intervention d'un esprit faux, pas même d'un

1. *Strada*, par J.-P. Clarens, pp. 174, 175.
2. *Ultimum organum*, par Strada, t. I, p. 30.

esprit génial, c'est uniquement l'intervention de Dieu qui peut expliquer la divine évolution qui s'est faite : « Dieu, comme dit saint Paul, était en Jésus, se réconciliant le monde [1]. »

M. Jhouney analyse bien le fait même de la supériorité du Christ Jésus : « Je trouve en lui, dit-« il, une sûreté dans les affirmations essentielles, « un équilibre, une santé dans la plus grande « suavité spiritualiste, un caractère de vie et de « perfection, de fermeté et de grâce, que je ne « trouve pas ailleurs. Les prophètes d'Israël ont « une élévation robuste, mais n'ont pas cette ten-« dresse et ce charme profond. Bouddha dans sa « douceur n'a pas avec autant d'énergie le sen-« timent de Dieu ; sa prédication de pitié a pour « point de départ les douleurs du monde, plutôt « que le désir de transfigurer le monde en le pé-« nétrant de Dieu. Bouddha étudie la loi des « choses pour en affranchir les hommes ; le Christ « s'unit au cœur de l'Etre pour le communiquer « à tous ; il voit le Père où Bouddha ne voit que « la règle inexorable, insensible [2]. » La conclusion est dans l'évangile ésotériste de saint Jean ; Jésus voit en tout le Père, parce que Jésus est né du Père et ne fait qu'un avec le Père, parce que Jésus est le Fils du Père d'une façon unique, absolue.

Sans doute, la formule de vulgarisation n'est pas scientifiquement exacte ; les prédicateurs, lorsqu'ils disent que « Jésus-Christ est Dieu », avec D majuscule, oublient les *distinguo* de la théologie, puisque le catéchisme même enseigne que Jésus-Christ est *une seule personne* et qu'il y a *trois personnes* en Dieu. Mais les rationalistes aussi oublient quelque chose lorsqu'ils ne voient pas en Jésus la Divinité incarnée autrement qu'en nul homme. C'est une comparaison vraiment trop imparfaite de dire avec M. Jhouney : « L'Absolu est la terre, la Trinité est l'arbre,

1. II, *Corinth.*, V, 19.
2. Alber Jhouney, *Opere laudato*, pp. 63, 64.

le Christ est la fleur[1] » : car la terre n'est pas tout entière dans la fleur, tandis que l'Absolu est tout entier dans le Christ. Le Christ (l'Oint) est la Pensée Divine originelle, la Pensée Totale, la Pensée-Mère, totalement pénétrée par l'énergie Divine originelle, et par cette fécondation infinie de l'Infini, réalisée en une âme de vie divine égale à l'essence divine. Or, c'est le Christ, c'est cette âme divine infinie, c'est ce Verbe parfait de l'absolu qui est tout entier dans Jésus. Jésus était homme comme nous, sans doute, sauf le péché : mais le divin qui était en lui était *originairement*, non pas par acquêt, le *Summum* du divin, l'*unité* complète du préantinomique réalisé dans l'antinomique, de l'infini réalisé dans le fini; sans que la réalisation en lui de cette unité totale supprimât aucune des fractions indéfiniment diverses que réalisent les autres êtres, non plus qu'un œil parfait qui percevrait toute la lumière n'empêcherait les innombrables quotités de lumière perçues par les innombrables yeux imparfaits.

M. Jhouney corrige du reste lui-même sa comparaison : « J'ajoute tout de suite, dit-il, qu'à mon « sens nous n'avons pas eu sur la terre une se- « conde fleur de l'absolu qui ait égalé le Christ... « le Christ ésotérique embrasse et incarne... Dieu « manifesté dans toutes ses puissances de dé- « termination, d'expansion et de formation. » Ce serait mal comprendre que « de croire, parce « qu'il y a dans toutes les âmes un rudiment de « Christ, qu'il suffit de se purifier et d'arriver à « être un juste pour être un Christ... Si l'aspira- « tion de l'âme, son mérite, la relèvent vers l'ab- « solu, c'est par *la descente des essences de plus « en plus hautes* communiquées par Dieu, que « l'âme parvient d'abord à se diviniser, ensuite à « se fixer en Dieu... et la présence réelle en nous, « je ne dis pas de ces éclairs de l'âme divine qui « font les voyants, mais de la pensée spéciale de « Dieu qui est à la fois le type et le but de notre

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 66.

âme..., est tellement rare que je ne la vois pas « du tout réalisée par les plus grands génies, les « plus grands saints et les réformateurs reli- « gieux de la terre [1] ».

Correction insuffisante, analyse incomplète. Pour employer une autre comparaison de M. Jhouney, de même que « le choc ne crée pas la charge ». l'effort non plus ne crée pas les innéités. L'être antérieur et suprême, qui est le type divin de chaque âme, vient ici-bas de l'au delà, de la Pensée-Mère divine et du Père Céleste. Et cet être est de mesure, de formes différentes pour chaque âme : il dépend d'elle de l'attirer, de le réaliser plus ou moins, mais non de le changer pour s'en donner un autre. Car la loi de l'être est la hiérarchie, non l'égalité, et le sommet de la Hiérarchie est le Christ, sommet unique, inaccessible, incomparable : *Primogenitus omnis creaturæ*, dit saint Paul [2].

Mais voici plus qu'une analyse incomplète : « La Cène, écrit M. Jhouney, ne nous fera pas manger une chair ni boire un sang magiquement matériels. » Le mage maintenant nie la magie, même divine. « Elle nous donne mieux, dit-il. La Cène invisible : c'est la sagesse qui est notre pain ; c'est l'amour qui est notre vin [3] ». Sans doute ! mais l'invisible ne supprime pas le visible ; il s'incarne et se communique par lui. Autant alors faudrait-il dire que l'art non plus ne nous fera pas boire à la coupe idéale ; et le protestantisme, en effet, a été entraîné à supprimer l'art comme il niait l'Eucharistie. Mais un mage doit comprendre et respecter l'un et l'autre. La magie consiste réellement à emprisonner par la puissance de la parole et de la volonté une force immatérielle dans un objet matériel. Or, toute création n'est que cela : Dieu est un magicien merveilleux qui, dans le plus insignifiant microbe matériel a logé

---

1. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 67.
2. *Coloss.*, I, 15.
3. Alber Jhouney, *Opere laudato*, p. 81.

cette force immatérielle, la vie ; l'artiste aussi est un magicien qui met une âme dans la couleur, dans le son, dans l'écriture ; Jésus plus encore, par une magie d'ordre plus haut, a pu projeter la vie divine hors de son corps de chair dans une nourriture, dans un breuvage matériels, où ses disciples l'assumeront comme un enfant dans le lait de sa mère boit la vie de sa mère : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas ; ce qui est en bas, comme ce qui est en haut. »

L'invisible caché et perçu sous le visible, telle est la formule de l'Esotérisme ; telle aussi la formule du sacrement en général et de l'Eucharistie en particulier. Que M. Jhouney et M. Schuré veuillent bien y prendre garde : Protestantisme et Esotérisme sont deux antipodes.

ALTA.

L'Ame universelle

LETTRES ODIQUES-MAGNÉTIQUES

DU

CHEVALIER DE REICHEMBACH

12e LETTRE

Transmissibilité odique, conductibilité, l'approche.

Vous connaissez à présent les principales sources d'od autant qu'il m'a été permis de les découvrir. Les cristaux, le soleil et la lune, les aimants, les plantes, les hommes, la chimie y compris la fermentation et la putréfaction, le son, le frottement par le mouvement de l'eau, le calorique, l'électricité, et en dernier lieu tout le monde extérieur, le tout selon les gradations de leurs forces, tous manifestent les phénomènes visibles et palpables que nous ne pouvons ranger parmi aucun des dynamides connus. Mais ils présentent un point de vue général par lequel on peut connaître leur relation, ce qui fait qu'ils doivent être soumis à la loi physique existante par soi. Nous

allons maintenant examiner le principe qu'on doit présumer devoir leur servir de base d'après quelques-unes de leurs propriétés.

La première que nous abordons est celle de la transmission de l'od d'un corps sur un autre, c'est-à-dire sa transmissibilité. Un corps qui est chaud ou électrisé communique la chaleur à celui avec lequel on le met en contact ou l'électrise ; on dit alors : ces dynamides peuvent être transmis. Il en est de même avec l'od. Vous avez vu qu'un verre d'eau a acquis des propriétés odiques, lorsqu'on le tenait contre les pôles des cristaux ou des aimants, ou qu'il était mis en rapport avec un tube de verre frotté, ou placé dans la lumière du soleil ou de la lune, ou bien dans les couleurs blanche et rouge de l'arc-en-ciel. Mais vous pouvez remplacer l'eau par tout autre corps qu'il vous plaira. Prenez un petit morceau de bois, une pelotte de fil, votre montre, une soucoupe en porcelaine, une petite pierre, un petit morceau de sucre, tout ce qui vous tombera par hasard entre les mains. Faites d'abord reposer ces choses pendant quelques moments dans les mains d'un sensitif, posez-les ensuite pendant quelques minutes devant un pôle émettant de l'OD, puis remettez-les dans la même main du sensitif; il trouvera tout changé et dira qu'il les a reçus au retour plus frais ou plus chauds, et remarquez bien *qu'il les trouvera exactement changés dans le sens dans lequel la source d'*OD *aurait agi sur l'objet que vous vouliez soumettre à l'expérience*, *et non pas dans le sens opposé*, comme le produit en pareil cas le magnétisme dans le fer. Rien autre n'a donc lieu, sinon que *le pôle émettant de l'*OD *a mis dans le même état odique* que lui l'objet indifférent qu'on a placé dans son centre d'activité. Ceci est une transmission, transmissibilité qu'on doit bien distinguer d'avec l'induction. La première est une influence odique, la dernière est particulièrement une manière d'influencer magnétiquement les corps. Les différents verres d'eau que vous avez vu exposés à différentes sources d'OD furent chargés d'OD; et le chargement qui s'opéra en eux doit être considéré comme analogue à celui qui a lieu dans un verre d'eau quand on chauffe l'eau ou qu'on la refroidit; c'est la même eau, rien de palpable n'y est entré, elle n'a subi qu'un changement dynamique assez remarquable, un changement qui a agi sur le sens du goût. Vous pouvez faire la même expérience

sur la lumière. Conduisez un fil de cuivre par un bout dans la chambre obscure, laissant l'autre bout en dehors, au jour; vous mettrez successivement contre ce bout un fort pôle de cristal, un pôle d'aimant, une de vos mains; ou passez une lime par-dessus, ou enfoncez-le dans un verre dans lequel vous ferez dissoudre par fraction une poudre aérophore, ou tenez le par-dessus un feu de charbon, ou mettez-le dans la sphère d'un conducteur électrique. Dans tous ces cas votre sensitif verra luire le fil dans l'obscurité et verra jaillir de son extrémité une petite flamme fumante mélangée d'étincelles, aussi longtemps que vous continuerez votre action sur le fil. L'od transporté sur le fil le fera luire davantage, et jaillira de l'extrémité d'une manière visible à l'œil sensitif en se dispersant dans l'air. De la même manière, il sort constamment du bout de vos doigts, des mains ou des pieds, et de tout votre corps, une émission odique qui monte dan l'air. Cette fuite n'est autre qu'une véritable transmission d'od dans l'air. Une des plus fortes transmissions de ce genre se fait par la respiration de tout ce qui vit. Comme il y a une très-grande activité chimique dans les poumons, l'od se met en mouvement selon sa loi et se transporte sur l'air qu'on respire, pour être ensuite expiré fortement chargé. Cécilia Bauer, la femme d'un aubergiste, à Vienne, forte et parfaitement saine, mais très sensitive, m'a raconté avec une certaine anxiété que quand elle se réveille pendant une nuit bien sombre où elle ne peut rien reconnaître, elle voit toujours son mari endormi et son enfant couchés à côté d'elle comme luisants, et qu'à chaque respiration, des nuages de vapeur luisants s'élevaient de leurs bouches. *Ceci est l'haleine chargée d'od* que presque tous les sensitifs voient, dans l'obscurité, sourdre de leurs bouches comme la fumée de tabac.

Reportez-vous à présent à ma première lettre, à l'omnibus ou au chemin de fer où un sensitif est enserré entre d'autres personnes, et auquel la réaction de l'od isonome devient douloureuse. Cela provient de ce que l'air dans l'espace fermé et resserré se charge et se sature en peu de temps de l'od sortant de tous ces corps humains ou venant de leur respiration. Le sensitif ne peut en respirer que selon le besoin de sa nature et ne peut recevoir de l'air qui en est chargé. Imaginez-vous maintenant la position du malheureux, quand on lui a refusé de tenir une

glace ouverte ! Il est à la torture, et personne ne comprend sa peine ; dorénavant vous lui accorderez votre compassion et votre secours. Il vous paraîtra également clair pourquoi un haut sensitif ne peut rester dans des réunions compactes, surtout dans des salons où les plafonds sont peu élevés. L'air y est bientôt saturé d'OD ; il devient inquiet, il étouffe, est impatient, et le plus petit motif le rend de mauvaise humeur, irritable et chagrin s'il ne peut fuir ; plus il est forcé de rester, plus il sera mal à l'aise. Il en arrive de même aux sensitifs dans leur lit ; moyennant leurs propres émanations odiques, ils chargent les traversins, les couvertures et le lit, qui deviennent bientôt nauséeux et les rendent inquiets ; ils se tournent et se retournent pendant toute la nuit, *jettent à bas leur couverture*, et ne trouvent de repos que lorsqu'ils sont tout à fait découverts.

Un haut sensitif est toujours un être agité ; il est à la lettre *un mauvais coucheur ;* il doit l'être par nature ; il charge lui-même tous ses habits, isonomes odiquement avec les membres qu'ils recouvrent. Les habits et les membres chargés isonome-odiquement réagissent réciproquement les uns sur les autres par le tiède nauséeux. Le sensitif souffre donc toujours à l'état de repos et ne trouve de soulagement que dans le mouvement, par l'expulsion de l'OD dans l'air ; c'est pourquoi il ne supporte qu'un habillement léger et que tout lui pèse. Il a le continuel besoin de changer de position et d'occupation.

L'OD ne se laisse pas seulement transporter sur tous les autres corps, il se laisse aussi conduire à travers les corps. Nous avons déjà passé en revue une de ces expériences, lorsque votre sensitif a tenu un bâton dans la lumière du soleil ; l'OD du rayon solaire a passé à travers le bâton dans sa main. Mais faites un bâton artificiel, en joignant à un bâton de bois une tige de métal, à la suite de celle-ci une bougie de cire, et finalement attachez-y un cordon de soie ; placez cette tige composée de quatre éléments par le bout en bois dans la main gauche du sensitif. Quand il l'aura tenue pendant une demi-minute, emparez-vous du cordon de soie avec vos doigts de la main droite. Après quelques secondes vous sentirez que la tige devient fraîche. Si au lieu de cela vous la prenez avec les doigts de la main gauche, il y aura revirement et elle deviendra tiède. Mettez le cordon de soie sur des pôles de cristaux, dans l'iris, au clair

de la lune, dans une poudre aérophore, sur du soufre, par tous les côtés vous attirerez les influences correspondantes à la source d'OD, qui arriveront par ces différents conducteurs à la main sensitive. Vous pouvez aussi composer des conducteurs de soufre, de verre, de soie, de résine, de gutta-percha et avec tout corps idio-électrique qu'il vous plaira, ils seront tous aussi bons conducteurs d'OD que les métaux ; il n'y a point d'isolants pour ce dynamide, et c'est là où gît la difficulté qu'il oppose à toute recherche. Il n'est pas même nécessaire que vous mettiez la tige dans la main du sensitif en rapport par le contact avec les porteurs d'OD, il suffit de la simple approche. Mettez-lui un tube de verre dans la main et approchez à l'autre bout la pointe de vos doigts, sans le toucher aucunement; aussitôt vous sentirez qu'il se produit une influence, plus faible à la vérité, sur le tube et la main sensitive, mais égale en qualité. Mettez un pôle de cristal, une peau de chat, du bichromate de potasse, un morceau de soufre, une bouteille de mout de vin en fermentation dans la proximité du tube, et la main sensitive s'apercevra aussitôt de la réaction qui en provient. Cela est conforme avec les émissions lumineuses de toutes ces sources d'OD. De bons conducteurs tels que les métaux, le verre, la soie deviennent lumineux par chaque forte charge ou conduite à travers les corps, et s'entourent tout le long d'une atmosphère de vapeur luisante, qu'on ait agi sur eux par un contact réel ou simplement par approche.

(*Traduit de l'allemand*). DE REICHEMBACH.

SOCIALISME CHRÉTIEN

L'Humanité Nouvelle

Faisant chœur avec les prophètes, et les voyants de tous les temples, avec les philosophes, les bardes et les poètes de la Grèce, de Rome, de la Scandinavie, et de partout, les naturalistes dont j'ai cité les noms, et, à leur tour, les positivistes eux-mêmes, comme

Auguste Comte et les nombreux disciples de sa double école, redisent, sans le savoir, le thème sacré du Saint Evangile de Jésus-Christ, et répètent quelquefois à la lettre les enseignements de saint Paul, des apôtres et de tous les vrais traditionalistes du dogme catholique.

A leurs accents répondent aujourd'hui des voix venues de partout, et l'on se demande avec étonnement si ce n'est pas l'hymne à Pollion qu'on chante à l'unisson avec le cygne réveillé de Mantoue, sur mille points divers de la Chrétienté :

Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.

Et cette fois-ci, par un dessein providentiel, ce n'est pas dans les sanctuaires que retentit avec plus de force le glorieux *adveniat*, l'*hosannah in excelsis* de la rénovation sociale, mais partout ailleurs, dans les assemblées populaires, dans les réunions des faubourgs de Paris, dans les meetings ouvriers.

« Je sens en moi, là, dans ma poitrine et dans ma tête, une créature nouvelle, un cœur nouveau, un esprit nouveau. Des aspirations immenses, généreuses, ardentes gonflent mon sein et s'éveillent chez mes frères.

« Nous brûlons tous d'une soif de justice humanitaire et de vérité sociale qui ne nous laisse aucun repos. Vous jeter ainsi ma parole toute vivante, me soulage et me relève.

« Des ailes poussent à mon âme ; j'en entends les battements intérieurs. Elles veulent s'étendre et se déployer. Je voudrais me faire toute à tous.

« L'humanité se transforme, je le sens ; elle cherche à briser son ancienne forme. Elle condamne, elle réprouve le hideux égoïsme.

« Je la vois qui grandit, qui s'élève. Elle invite tous les hommes à s'embrasser dans les étreintes d'une même fraternité. L'avenir ! oh ! l'avenir ! qu'il est beau, qu'il est grand, qu'il est humain ! J'y vis déjà, moi, par la pensée, par le désir !... »

Quel est cet hymne ? Qui donc parle ainsi sous le souffle de l'esprit ? Est-ce Isaïe, Ezéchiel, saint Paul, sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne ? — C'est Louise Michel ! Louise Michel la plagiaire inconsciente du Christ, Louise Michel la pardonnante qui demandait grâce naguère pour Lucas, son assassin et qui l'obtenait comme le Christ demandait grâce et

l'obtenait pour ses bourreaux que nous sommes tous, car ce Christ, c'est l'Humanité que nous torturons ensemble en nous torturant nous-mêmes.

Et l'on avait dit que cette femme blasphémait! Je l'ai vue, je l'ai entendue, je l'ai admirée, dans cette fameuse salle Lévis, qui était bondée de monde et frémissante d'émotion. Je vous le dis en vérité, cette femme ne blasphème pas, elle prophétise. L'Esprit nouveau la possède et la tient, mais elle ignore qui l'a saisie de la sorte. Qu'elle poursuive sa mission! moi, prêtre, je la bénis, en faisant ce vœu : Puisse le voile, qui lui cache le Christ dans son propre cœur, se déchirer au plus tôt, et tomber en même temps devant les yeux de tous les socialistes nouveaux.

Ohé! les races latines! Ohé! nous, les décadents du vieux monde! Quand nous réveillerons-nous à notre tour au souffle vivifiant de ce même Esprit? Il passe partout, jusque dans les clubs, et nous ne le sentons pas! Serions-nous *les morts que d'autres morts doivent enterrer?* (*Matth.*, VIII, *22.*) »

Abbé Roca.

(*Le Glorieux Centenaire et le Monde Nouveau*).

Liberté religieuse

LES ÉVÊQUES AMÉRICAINS ET LA TOLÉRANCE DE LA FOI

Le parlement des religions — Union de tous les cultes — La prière universelle — Emotion du monde religieux — Le pontificat de la lumière

Si l'Exposition de Chicago n'a pas tenu toutes les promesses qu'elle avait faites au nouveau monde, elle vient d'étonner notre vieille Europe par une tentative dont le résultat prodigieux remplit en ce moment d'incertitude le cœur de ceux qui restent inébranlablement attachés aux antiques formules du passé.

Il ne s'agit pas cette fois de progrès matériel ni d'étourdissantes nouveautés scientifiques, mais d'un pas de géant fait dans la voie du libéralisme et de la tolérance.

Déjà, les catholiques d'Europe, et en particulier ceux de France, avaient vu avec un étonnement mêlé d'effroi l'allure indépendante et libre des évêques américains, qui n'avaient pas craint, chaque fois qu'ils en avaient trouvé l'occassion, de rompre avec l'esprit étroit et sectaire dont le moule enserre encore chez nous tant de consciences timorées.

Le cardinal Gibbons, Mgr Ireland et bien d'autres, dans leurs rapides passages à travers l'ancien continent, avaient semé des idées hardies que bien des fidèles s'étaient cru obligés de repousser avec force. Que va-t-on dire aujourd'hui devant l'étonnant spectacle que ces grands évêques ont donné, en prenant part au *Parlement des religions*, dont les séances viennent d'avoir lieu dans la grande salle des Arts de Chicago ?

PARLEMENT SANS DISCUSSION

Le Parlement des religions !... rien que ce mot était capable de faire reculer d'horreur les âmes scrupuleuses engourdies derrière les grilles des religions d'Etat. Que sera-ce lorsqu'elles apprendront que ce Parlement, le premier du genre qui ait existé au monde, comprenait des représentants de toutes les croyances qui se partagent l'humanité, depuis les bouddhistes de Ceylan jusqu'aux brahmanistes de l'Inde, aux païens de la Chine, aux mahométans de l'Asie-Mineure, aux juifs et aux protestants, jusqu'aux catholiques romains. Tous étaient réunis devant un auditoire de plus de cinq mille personnes, sous une bannière où se lisaient les mots : *Amour*, *Solidarité*, *Fraternité*, et dans le seul but d'étudier avec charité les croyances de chacun, d'amener entre toutes les communions des rapports fraternels et de travailler ensemble au triomphe de l'idée religieuse.

Le cardinal Gibbons a ouvert la première séance en récitant le *Pater noster*, la prière catholique, dont la formule avait été acceptée d'un unanime accord. Puis les réunions ont continué, sans qu'une discussion vienne jamais les troubler et se sont closes sous la bénédiction du grand Prélat américain.

Nous avons voulu savoir quelle impression avait produit dans le monde religieux français ce grand acte de tolérante union, et nous avons demandé leur opinion à deux des ecclésiastiques les plus savants du clergé français, dont l'un occupe l'une des charges

les plus importantes d'une des grandes congrégations religieuses.

LE CLERGÉ FRANÇAIS

— Il est difficile de vous donner, d'ores et déjà, l'impression que vous nous demandez, nous ont-ils dit. La nouvelle du congrès est à peine arrivée parmi nous, et les journaux religieux se sont bien gardés d'en entretenir leurs lecteurs. C'est toujours le procédé employé par ceux dont les intérêts particuliers redoutent la lumière et qui espèrent, en la dissimulant, empêcher qu'elle passe à travers les voiles dont on essaye de la couvrir.

Ce sont là des efforts aussi inutiles que mesquins, car la lumière finit toujours par avoir raison. La religion catholique n'a rien à redouter d'elle. Nous demandons que nos livres soient étudiés au grand jour, et notre devoir est de proclamer partout nos doctrines, qui sont sublimes et parfaites.

C'est là ce qu'ont parfaitement compris les évêques américains, qui nous tracent, depuis plusieurs années, la voie que nous devons suivre. Leur audace est faite de confiance et de foi. En France, on est encore trop en retard pour apprécier avec justice ces actes de sublime tolérance. On est encore trop soumis à l'habituelle protection de l'autorité, à la tyrannique tutelle de l'Etat pour ne pas s'effrayer de la libre discussion américaine. Aussi soyez persuadé que beaucoup crieront au scandale et appelleront avec ardeur les foudres du Saint-Siège.

APPEL AUX FOUDRES

Et ces foudres ne viendront pas ; car, si le cardinal Gibbons, l'archevêque Fechan, l'évêque Ireland, leurs frères des Etats-Unis, Mgr Redwood, archevêque de la Nouvelle-Zélande, ont quitté leur diocèse pour prendre part au congrès, soyez sûr que c'est avec l'assentiment de Léon XIII qu'ils l'ont fait.

Le grand pontife qui, du Vatican, veille aux destinées de l'Eglise, celui qui a délié les catholiques français de leurs vieux préjugés dynastiques, qui a lancé le clergé dans la voie des revendications sociales, et qui, dans l'encyclique d'hier, a fait appel de l'Ecriture à la science, celui-là n'est étranger à rien de ce

qui se passe dans l'évolution intellectuelle et morale de notre fin de siècle.

Le cardinal Gibbons est un des plus fidèles ouvriers, un des plus hardis propagateurs de la pensée de Léon XIII, et, lorsqu'au parlement des religions il a développé la parabole du bon Samaritain en disant que le Christ avait laissé la plus belle leçon de tolérance qu'on ait jamais enseignée à l'humanité, il a répondu par avance aux anathèmes que certains catholiques étroits du vieux monde ne manqueront pas de lui envoyer.

Ce que nous pouvons dire, c'est que, parmi ceux de nos confrères du clergé de Paris que nous avons pu voir, il s'est en général produit un grand mouvement de joie à l'annonce de cette heureuse nouvelle.

L'ÉGLISE LIBRE

Le temps de l'Inquisition et des dragonnades est heureusement passé ; nous marchons en plein dans cette large voie de la charité et de la tolérance qui a toujours été celle de l'Eglise lorsque ses intentions n'ont pas été viciées par les intrigues politiques des souverains qui avaient asservi ses ministres.

Le grand souffle de liberté qui est né du pontificat de Léon XIII n'a encore fait qu'effleurer les antiques murailles que le gallicanisme et le jansénisme avaient élevées autour de nos consciences. Vous le verrez bientôt prendre une nouvelle puissance.

Vers la fin de l'Empire, Mgr Manning visitait à Paris l'archevêque qui devait tomber quelques années plus tard sous les balles des insurgés, et, comme il lui disait que la devise des temps modernes devait être « tout par le peuple et pour le peuple », Mgr Darboy lui jeta un regard sceptique.

— Ne croyez-vous pas, lui dit-il, que vous retardez de quelques siècles ?

— Oui, répondit Manning, de quinze siècles ; car mon Eglise et moi nous datons, Dieu merci ! de ces âges chrétiens où l'Eglise était pauvre, mais libre.

Les évêques d'Amérique appartiennent à cette Eglise-là. Dieu veuille que nous en soyons bientôt !

(*L'Aurore.*)

A NOS LECTEURS

Société du Familistère de Guise

Nous commençons ici la publication partielle des admirables *Statuts* qui sont comme le cerveau et la moelle puissante de l'œuvre sublime accomplie à Guise. Déjà familiers avec la pensée de Godin qu'ils ont eu facilité de connaître par les extraits de *Solutions sociales* parus dans l'*Etoile*, nos lecteurs pourront maintenant approfondir, dans les Statuts de la Société de Guise, l'essence et la concentration de cette pensée qui délivrerait le monde des crises sociales, si les peuples et les gouvernements savaient la comprendre et chercher à l'imiter en la généralisant.

A. JHOUNEY.

Association Coopérative du Capital et du Travail [1]

PREMIÈRE PARTIE

Statuts

TITRE PREMIER

Déclaration de principes

I. — Pour rendre hommage à Dieu, Être suprême, source et principe universel de la vie,

Pour glorifier la vie elle-même,

Et pour servir à l'avènement de la justice parmi les hommes,

Les présents Statuts sont établis d'après la doctrine suivante :

II. — La vie est la loi suprême de tout ce qui existe ;

Tout est fait pour la vie et a la vie pour fin ;

C'est pour progresser dans la vie que l'homme reçoit l'être ;

1. Recommandée à l'étude et à la méditation des Frères du *Premier Degré* de l'Etoile.

Son existence a pour objet évident de concourir à l'élaboration de la vie sur la terre.

III. — Le travail fait de l'homme l'auxiliaire du Créateur et lui permet d'honorer par des actes utiles l'œuvre de la vie. L'homme est donc une créature d'ordre supérieur et, dans le monde terrestre, la manifestation la plus élevée de la création. A ce titre, la vie humaine s'impose à la protection, aux égards, au respect, à la vénération de tous les hommes.

IV. — L'amour dû à la vie humaine est l'une des lois fondamentales de la morale universelle.

V. — L'individu et la société ont pour devoir essentiel d'agir en tout pour le plus grand bien de la vie humaine, d'en faire le constant objet de toutes leurs pensées, de toutes leurs paroles, de toutes leurs actions.

VI. — Le sentiment de ce devoir a dicté aux sages de tous les temps les préceptes suivants, dont ils ont recommandé la pratique aux hommes :

« *Aimer les autres comme soi-même.*

« *Agir envers les autres comme nous voudrions qu'ils agissent envers nous.*

« *Faire servir notre capacité et notre talent à la perfection de notre existence et de celle des autres.*

« *Ne nous lasser jamais de faire le bien ni de traiter toute chose avec droiture.*

« *Nous unir pour nous soutenir mutuellement.* »

VII. — Pour que ces préceptes de la sagesse et la doctrine de l'amour de la vie humaine parviennent à trouver leur place dans les institutions sociales, les lois d'ordre universel, et en particulier la loi du progrès humain, mettent à la disposition des hommes :

Les ressources de la nature et celles du domaine public,

Le travail et l'intelligence,

Et le capital ou travail accumulé [1].

---

1. Dans les quelques Aphorismes de Godin sur le *travail*, l'*intelligence*, le *capital* et les moyens de concilier ces trois élé-

VIII. — C'est à l'intention de l'humanité entière que la nature vivifie et fait croître tout ce qu'elle renferme d'utile à la vie humaine, et c'est sans droit de privilège pour personne que les générations se transmettent les unes aux autres les connaissances acquises.

IX. — En donnant à l'homme l'existence, Dieu lui confère, par ce fait, le droit au nécessaire dans les ressources que la nature accorde chaque jour à l'humanité et le droit de profiter des progrès accomplis dans la marche ascendante des sociétés.

X. — Les produits de la nature et les forces qu'elle prête au travail sont les éléments à l'aide desquels, par l'industrie, l'agriculture et le commerce, l'activité humaine crée la richesse. Les ressources du domaine public secondent l'homme dans cette tâche.

XI. — Ce concours perpétuel et gratuit représente dans la richesse la part des droits naturels que l'homme apporte en naissant et qu'il ne doit jamais perdre.

De là résultent:

Pour les faibles, le droit de jouir de ce que la nature et le domaine public mettent à la disposition des hommes ;

Pour les puissants, le devoir de laisser aux faibles la part de bien qui leur est due dans la production générale.

XII. — Les ressources de la nature et celle du domaine public mises ainsi au service de la Société imposent aux hommes l'obligation d'imputer aux frais généraux de la production la part nécessaire aux faibles.

L'accomplissement du devoir social est ainsi assuré, et chacune des existences humaines que

---

ments producteurs de la richesse, on découvre toute une solution harmonieuse et pratique du Problème social. L'avenir est à de telles solutions équilibrées et non aux excès contraires, mais également stériles et destructeurs de l'Economisme sans pitié et du Collectivisme révolutionnaire ou de l'Anarchie. A. J.

Dieu envoie sur la terre est garantie contre la misère et l'abandon.

XIII. — De son côté, le travail, loi de l'activité humaine sous toutes ses formes, crée sans relâche les choses nécessaires au bien-être général.

XIV. — L'homme qui, obéissant à la loi du travail, nourrit et entretient la société, doit, selon la justice, recueillir à mesure qu'il produit une part proportionnée aux services qu'il a rendus.

Cette part est représentée par la rétribution convenue en échange de l'activité dépensée à produire.

C'est la récompense minima des services rendus à la production par le travailleur.

XV. — Le capital, à son tour, joue dans la production générale un rôle utile et fécond.

Accumulation des épargnes de nos prédécesseurs, le capital est représenté par l'amélioration du sol, l'habitation, l'usine, l'atelier, l'outil, les machines, les marchandises, les valeurs d'échange et de circulation, en un mot par tout ce qui est mis en réserve pour venir en aide à l'exercice du travail et servir au bien-être général.

XVI. — L'emploi du capital est indispensable au travail dans l'œuvre de la production ; le capital mérite donc, comme le travail, une part équitablement calculée dans les bénéfices dont il contribue à enrichir la Société.

L'intérêt convenu au sujet du capital représente le prix attaché à l'utilité reconnue de son usage ; c'est la récompense due à celui qui abandonne à autrui l'emploi de ce qui lui appartient.

XVII. — Les salaires et les émoluments de toutes sortes ainsi que les intérêts librement consentis représentent donc la valeur des services et des concours du travail et du capital, comme la part nécessaire à l'entretien des faibles représente la valeur du concours de la nature et des ressources du domaine public.

XVIII. — Mais après les charges sociales servies, les salaires, émoluments et intérêts payés, s'il reste des bénéfices, il est juste, il est de l'intérêt social de récompenser les facultés qui ont concouru à les produire.

C'est alors que la part due à l'intelligence directrice et administrative peut être utilement prélevée.

Car l'initiative et la prévoyance intelligentes sont les causes principales de la bonne direction des affaires; ce sont elles qui, par de sages mesures et d'utiles découvertes, augmentent chaque jour les éléments de progrès et de prospérite ; c'est à elle surtout que doit être attribué le bénéfice ou la perte, et, par ce motif, c'est dans le résultat final des opérations que la part due à l'intelligence peut être équitablement établie: ses droits n'existant que lorsque des bénéfices prouvent la valeur de son action.

XIX. — L'intérêt général exige ensuite qu'une part soit faite à la réserve sociale pour parer aux éventualités malheureuses.

Le surplus des fruits de la production peut alors être justement considéré comme le résultat des concours du travail et du capital, l'équité réclame que chacun d'eux en reçoive une part proportionnelle aux services qu'il a rendus.

Or, ces services sont évalués par les salaires ou appointements des travailleurs et par les intérêts payés aux capitalistes ; c'est donc sur ces bases que les bénéfices restants doivent être partagés entre le travail et le capital.

XX. — Le partage des bénéfices se fait, de cette façon, entre tous les éléments producteurs et proportionnellement à leur importance et à leur mérite dans la création de la richesse.

XXI. — De ce qui précède résultent pour la Société les obligations suivantes:

Reconnaître les hommes solidaires devant la nature et devant les institutions;

Intéresser chacun à la prospérité sociale en assurant à tous une part légitime dans cette prospérité ;

Enfin associer le labeur à la richesse dans l'œuvre et les bénéfices de la production.

XXII. — La paix sociale est au prix de l'observation de ces règles d'équité; c'est en obéissant aux lois de la vie morale, comme elle obéit aux lois de la vie physique, que l'humanité réalisera sa destinée sociale.

XXIII. — La société doit ses douleurs et ses misères à l'ignorance et au mépris des règles de la justice, et surtout à l'esprit d'égoïsme dont les individus sont encore possédés.

Le mal ira s'amoindrissant à mesure que les hommes s'élèveront au sentiment de la Fraternité, c'est-à-dire à l'amour les uns des autres, et qu'ils s'attacheront à faire passer cet amour dans les institutions sociales.

XXIV. — L'Égoïsme est chez l'homme un reste des imperfections morales antérieures; c'est le même instinct qui pousse l'animal à s'approprier tout ce qu'il rencontre, parce qu'il ne comprend la vie qu'en lui-même et pour lui-même.

XXV. — La Fraternité, au contraire, c'est l'élévation de l'esprit humain à l'amour des autres et au désir d'utiliser toutes les œuvres de la création au progrès de la vie générale. C'est la charité universelle, c'est la régénération de l'âme primitive, c'est son avènement à la vie véritablement humaine.

XXVI. — Quelle que soit la condition dans laquelle un homme puisse être placé, qu'il ait à sa disposition : pouvoir, honneurs, richesses, ou qu'il soit dans la pauvreté, tant qu'il n'éprouve d'autre amour que celui de sa propre personne, il reste dans l'état d'égoïsme, c'est-à-dire abandonné au mal.

L'Égoïsme, c'est la concurrence des intérêts, la lutte au nom du *chacun pour soi*, la guerre, même entre les peuples. C'est le mensonge et l'hypocrisie sociale : c'est lui qui inspire à l'homme le désir insatiable de s'emparer du pouvoir et des richesses sans se préoccuper de l'équité des moyens, et dans le seul but de faire triompher sa

propre personnalité, sans souci des droits de ses semblables.

Tant que l'égoïsme domine chez les individus, ils sont impuissants à s'associer pour le bien commun.

XXVII. — Au contraire, quelle que soit la condition d'un homme, dès qu'il est pénétré d'amour pour le progrès de la vie, la Fraternité devient son guide pour le conduire dans la voie du bien.

La Fraternité, c'est la conciliation des intérêts, l'association des hommes en vue du bien commun, c'est la paix entre les nations.

Elle inspire à l'homme le désir incessant de se rendre utile à ceux qui l'entourent, de travailler à leur progrès et à leur avancement. Elle pousse l'individu à acquérir loyalement la richesse dans le but de la faire servir au bonheur commun.

C'est elle qui engendre le désintéressement individuel, qui fait que l'homme aime le pouvoir afin de travailler plus efficacement au bonheur général.

C'est par la Fraternité que se distingue l'individu véritablement digne d'exercer l'autorité, car celui-là qui est animé de l'amour du bien public et du respect de la liberté de tous est le protecteur naturel des droits de chacun.

XXVIII. — Dès que la Fraternité existe dans leur cœur, les hommes sont préparés à la pratique de la justice.

Reconnaissant alors qu'ils sont tous solidaires dans le bien comme dans le mal, ils comprennent que la bienveillance et le concours de tous peuvent seuls assurer à chacun protection et appui, et ils unissent leurs efforts et leurs ressources afin de se donner de mutuelles garanties.

L'association des intérêts et des volontés devient la conséquence pratique de ce progrès accompli chez les individus. Par elle, la Fraternité se traduit en institutions sociales qui donnent à l'existence humaine toutes les garanties et toutes les sécurités.

Sous le régime de l'association, l'individu en travaillant pour lui-même travaille à la prospérité générale; il s'élève en vertus morales par le concours qu'il apporte à faciliter à tous ceux qui l'entourent l'exercice du droit et la pratique du devoir.

XXIX. — C'est en s'inspirant des principes qui précèdent pour assurer à tous les hommes les bienfaits de la mutualité et de l'association que les sociétés humaines feront disparaître le paupérisme et la misère.

C'est ainsi que les actions des hommes se mettront en accord avec les lois de la nature et les principes supérieurs de la morale.

C'est ainsi que la vie humaine entrera dans la voie de ses véritables destinées, dans la voie de la saine vie morale, de la concorde, de la paix et du bonheur social; c'est ainsi enfin que le règne de la justice s'établira sur la terre.

XXX. — En conséquence :

En vue du bien universel de la vie,

Par amour du progrès humain,

Et pour faciliter au travail son rôle régénérateur des sociétés :

Article premier

M. Jean-Baptiste-André GODIN, manufacturier, demeurant à Guise, a fondé au Familistère de Guise, avec tous ceux qui adhèrent aux présents Statuts, une Association qu'il place sous la protection des principes qui précèdent, afin d'exploiter fraternellement le Familistère et ses usines de Guise et de Laeken.

Art. 2.

Les adhérents à l'Association du Familistère,

Avec la pleine connaissance des devoirs qu'ils s'imposent,

Par l'effet de leur libre volonté,

Et de leur consentement consciencieusement donné pour eux et leurs ayants droit,

Sous l'engagement d'honneur de s'abstenir de tout acte de nature à contrarier l'essor de l'œuvre et à en compromettre le développement,

Se donnent pour règle les Statuts et règlements suivants: (*A Suivre*).

Société de la Paix Perpétuelle par la Justice Internationale

Siège à Paris, 39, *rue de Châteaudun.*

Paris, le 22 octobre 1893.

A tous nos Collègues, et à tous les Publicistes Défenseurs de la Cause de la Paix.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Conformément aux instructions de notre Comité, j'ai l'honneur de vous transmettre ci après le texte de la Déclaration votée par lui à l'unanimité dans sa séance du 20 courant.

En la recommandant à toute votre attention, je vous prie, Mesdames et Messieurs, d'agréer l'expression de toutes nos sympathies.

HIPPOLYTE DESTREM, Président.

DÉCLARATION

Le Comité soussigné :

Après avoir pris connaissance de l'article IV des Résolutions du Congrès de Chicago, relatif au principe des Nationalités ;

Ne voulant pas que son silence puisse être interprété comme une adhésion à cet article, qu'il considère comme entaché des erreurs les plus graves ;

Déclare que, dans son âme et conscience, le Droit sacré des Nationalités doit se formuler ainsi qu'il suit :

I

1° Il est absolument inexact de dire, comme le fait l'article précité que le principe de Nationalité n'est pas susceptible de détermination précise. Rien au contraire n'est plus précis, plus clair, plus incontestable devant la Raison et la Conscience, que les affirmations ci-après :

2° Toute Nationalité se forme naturellement et légitimement par le consentement libre et volontaire des populations qui la composent.

3° Toute contrainte exercée sur des populations à l'encontre de ce consentement est un attentat au Droit et à la Justice.

4° Les considérations de lieu, de langue, de race, de tradition, dont parle l'article en question, sont des éléments qui ne sont pas absolus par eux-mêmes. Ils sont des mobiles relatifs, ayant la valeur que peut leur attribuer le libre arbitre des populations, seul juge compétent, seul souverain en cette matière.

II

5° Les principes ci-dessus étant la justice même, et la Paix ne pouvant se concevoir en dehors de la justice, le Comité considère comme un devoir absolu de les défendre en tout temps et en toutes circonstances.

6° Ces principes prévaudront, **sans nul emploi de la force des armes**, par la seule et irrésistible puissance de l'Ascendant moral, de la Raison, de l'Intérêt Universel. La Paix et le Désarmement se feront en leur nom; et, en dehors d'eux, les espérances de Désarmement et de Paix demeureront chimériques, comme elles l'ont été partout jusqu'à ce jour, par suite de l'ignorance complete des vraies Lois de l'Internationalité.

7° C'est un parfait illogisme que de mettre en opposition, comme le fait l'article IV précité, le Droit des Nationalités avec les sentiments de fraternité humaine. Loin d'être en opposition, ces deux choses sont au contraire en intime harmonie.

La **Fraternité dans les sentiments** ne peut que progresser par la **Justice dans l'Organisation**; et, réciproquement, l'Injustice dans l'Organisation n'est et ne peut être qu'un obstacle déplorable à la Fraternité dans les sentiments.

III

Le Comité charge son Président de donner à cette Déclaration toute la publicité possible.

Il le charge spécialement de la transmettre au Bureau international de la Paix siégeant à Berne. Il compte sur l'impartialité des membres de ce Bureau pour l'insérer dans le prochain numéro de leur correspondance autographiée, comme ils ont publié sous diverses formes la déclaration contraire; et ils lui en présentent à l'avance leurs plus sympathiques remerciements.

Délibéré à l'unanimité, sur la proposition du Président

soussigné, par le Comité de la Société de la Paix Perpétuelle par la Justice Internationale,

à Paris, le 20 octobre 1893.

Et ont signé :

Le Président : HIPPOLYTE DESTREM.

Le Secrétaire : BARAT.

MM. Gabriel BIEZ, *Secrétaire de l'Association pour la solution Pacifique des Conflits Sociaux;* Ch. BOYER, O. CAUVIN, Membres de la *Société Française de l'Arbitrage entre Nations;* Al. DÉVÉ ; LECERF, Avocat à Paris ; L. RIGOL ; Jules Auguste SAGE, Secrétaire de la *Société d'Etudes philosophiques et sociales.*
Mmes J. FUMET, PETIT, MARSTON.

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

Le départ de la terre

Raconté par un Esprit

Le prince Wiszniewski écrit à M. Volpi, directeur du *Vesillo Spiritista*, de Vercelli :

« J'ai eu le malheur de perdre ma femme le 29 octobre 1886. L'affection qui nous unissait était surhumaine ; dans mon désespoir, je cherchais à me mettre en communication avec son âme. La nuit où je veillai auprès de son corps, je sentis qu'elle venait m'envelopper de ses fluides pour me consoler.

« Au moment où le convoi funèbre entrait au Père-Lachaise, j'entendis distinctement un chant qui me disait en français *l'Amour*, paroles de Lamartine, et en italien : *L'Amor che nella mente mi ragiona* di *Dante*.

« J'en fis l'observation au comte de F... qui m'accompagnait. Il me dit qu'elle avait voulu me donner une preuve qu'elle était heureuse là-haut et que je ne devais pas me désoler de son départ.

« Le comte de F..., qui avait visité les Etats-Unis, comprenait parfaitement ce genre de manifestation

des âmes. Je ne parlai à personne autre qu'à lui de cet incident.

« J'allai ensuite demander à Camille Flammarion qu'il voulût bien m'indiquer un médium qui pût évoquer l'esprit de ma bien-aimée défunte. Il me répondit qu'il ne connaissait personne qui pût me satisfaire. Cependant il me conseilla de m'adresser à Mme Audouard. Je lui répondis qu'en effet je l'avais connue lors de ses débuts littéraires à Paris, mais que depuis je l'avais perdue de vue.

« Il est difficile, à Paris, de se rencontrer. C'est pourquoi je me décidai de lui écrire à Maisons-Laffitte, d'où elle me répondit qu'elle me verrait avec plaisir lorsqu'elle serait, dans quelques jours, de retour à Paris. Alors elle me raconta ses voyages en Egypte, aux Etats-Unis, en Russie, et les magnifiques manifestations dont elle avait été témoin et qu'elle avait touchées de ses mains; nous fîmes plusieurs expériences et nous reçûmes plusieurs communications de ma femme par l'écriture ; mais elles ne me satisfirent pas. Dans l'entretemps, je partis pour Bruxelles, où Mme Audouard m'envoya, le 2 décembre 1886, une communication d'une vérité frappante, dans laquelle ma femme dépeint minutieusement les incidents de sa mort, son chant au cimetière, etc., etc., que Mme Audouard ignorait et que je lui laissai ignorer.

Voici la copie fidèle de cette communication :

« Depuis longtemps j'étais malade. Lorsque je fus « prise de la paralysie du cerveau, je ne pouvais plus « parler, ni donner corps à mes pensées par la parole « et cependant jamais mon intelligence n'avait été « plus lucide. Toute ma vie passée se présentait à « mon esprit comme dans un miroir.

« J'entrevoyais aussi, comme dans une lueur fugi« tive, les splendeurs célestes. Autour de moi j'en« tendais des lamentations. « Elle mourra, disait-on, « sans nous dire adieu, sans nous donner quelque « bonne parole ; elle ne recouvrera pas ses sens ». Et « je me disais en moi-même : « Je possède parfaite« ment toute ma connaissance » ; et j'éprouvais une « angoisse mortelle de ne pouvoir leur parler, puis« qu'il ne m'était pas donné de faire obéir ni mon « cerveau ni ma voix. J'aurais cependant voulu leur « dire Ne pleurez pas ; soyez heureux ; je vous aime ; « nous nous retrouverons là-haut.

« A un moment donné, je fus ensevelie dans une

« nuit profonde ; je me croyais entrée dans le néant ;
« puis je m'éveillai de cette léthargie de l'âme par
« une lumière intense, lumière que je ne puis com-
« parer à aucune de celles que vous connaissez ; je
« me sentis transportée comme par un courant élec-
« trique. Je montais ; je voyais autour de moi des
« choses merveilleuses ; elles apparaissaient à mes
« yeux avec une rapidité vertigineuse ; je voulais tout
« voir, et je ne pouvais que les entrevoir comme dans
« une espèce de miroir magique. J'arrivai enfin à la
« sphère correspondante à mon état ou, si vous
« aimez mieux, à la valeur de mon âme ; je me vis
« entourée d'êtres d'une beauté surhumaine qui me
« faisaient fête, qui me donnaient la bienvenue dans
« ce monde dont j'avais déjà été exilée. Une joie folle,
« une joie délirante s'empara de moi Je me retrou-
« vais, je reconnaissais les Esprits qui étaient venus
« à ma rencontre. La vie humaine m'apparut, dès
« lors, comme un songe, comme un de ces cauche-
« mars horribles qui, à votre réveil, vous font vous
« écrier : «Enfin, je suis éveillée, ce n'était qu'un rêve».
« Subitement, comme dans une espèce de mirage, je
« revis ma vie tout entière, et je me disais en moi-
« même : En telle circonstance, j'ai bien agi ; en telle
« autre, j'ai manqué de foi et de courage. Lorsque je
« constatais que, dans mes actions, j'avais agi selon
« la loi divine, mon âme éprouvait une ivresse sans
« nom.

« A un moment donné, je fus prise d'une angoisse
« en me voyant attirée sur la terre. Là je vis mon
« corps inerte, étendu sur mon lit. Mon cher mari
« pleurait et se désolait. Je voulais lui parler et lui
« dire : « Sois heureux, cesse de pleurer ». Mais je
« ne pouvais lui parler que par ma voix intérieure,
« celle de l'âme que tout homme plus ou moins déve-
« loppé possède, selon son degré de perfection. Il me
« comprit, puisqu'il se dit à lui-même : Elle est là et
« vient me consoler.

« La vue de mon corps matériel tout à fait pâle et
« rigide me fit un effet peu agréable ; je constatai,
« avec la coquetterie d'une belle dame, que mon corps
« fluidique, neuf, rosé, était bien plus beau, cent fois
« plus beau que celui qui avait été mon corps humain.
« L'esprit a tout droit d'être fier de sa beauté,
« puisque celle-ci est le fruit de la bonté et de la per-
« fection de son âme.

« Les Esprits qui ont été cruels, pervers, égoïtes,

« méchants sur la terre sont revêtus d'un fluide noir, « dense qui répand une odeur fétide; les bons, les « purs sont rosés ou d'un fluide presque blanc, « comme lumineux, à côté duquel la neige, dans sa « plus grande blancheur, apparaît comme pâle et « grise.

« Après avoir un peu consolé mon mari, dont l'âme « est la sœur de la mienne et avec laquelle j'avais eu « le grand bonheur de me retrouver sur la terre, je « suis remontée dans ma sphère. Tout Esprit, selon « l'état de son âme, est fatalement et inéluctablement « attiré vers la sphère qui correspond à cet état, en « vertu d'une loi admirable d'attraction qui régit le « monde matériel et le monde spirituel, loi à laquelle « toutes les âmes sont soumises.

« Mes funérailles me réclamèrent sur la terre. J'en« tourai mon cher et désolé mari de mon fluide, afin « de le soutenir en son corps et en son âme. A un « moment donné, je fis entendre à son âme un chant « qu'il aimait et, ravi et émerveillé, il se dit : « Elle « est là ». Ma mission d'ange consolateur terminée, « je remontai vers ma sphère. Elle est si belle, si belle, « que je ne puis la décrire. C'est une station appelée « sphère rose. Une vapeur rosée entoure toute chose « et toute chose est faite d'un fluide tellement lumi« neux que sous cette influence l'âme éprouve une « espèce d'*insolation* et devient elle-même un centre « de lumière. Là se trouvent des fleurs tellement « belles qu'on tombe en extase à les admirer. Leur « parfum cause des jouissances ineffables. Tout « apporte joie, repos, allégresse. Tout chante un « joyeux hosanna, et, si l'on désire monter plus haut, « la loi du progrès vous force à marcher. On ne dit « qu'une chose : J'ai une félicité si grande que jamais « je n'ai pu en entrevoir une pareille dans mes songes « les plus beaux ; mais il faut travailler pour monter « plus haut, toujours plus haut. »

« GIULIATTA, PRINCESSE WISZNIEWSKA. »

(*Vesillo.*) (Traduction de B. M.)

Les arguments du millionnaire Newton

Tiré du *Globe Democrat*, de St-Louis, Mo

Henry G. Newton, réputé millionnaire, et président de la « *First society of spiritualistes of New-York* »

possède une manière pratique de répondre à ceux qui lui adressent des questions au sujet de sa croyance au Spiritualisme moderne, dit un correspondant du *Globe Democrat.* Il n'a pas voulu discuter cette croyance avec le correspondant, parce qu'il prétend qu'on ne peut pas enseigner le spiritualisme en quelques minutes, ni en une heure ; simplement il conduisit le correspondant dans une arrière-chambre du troisième étage de sa maison située au n° 128, West forty, second street, et lui montra, non pas une châsse, mais une pièce dédiée aux séances spiritualistes.

« Ceci est mon laboratoire spirite, dit-il ; mon « laboratoire chimique où je poursuis mes études « scientifiques est à l'étage supérieur ; ici tout est « placé comme je le veux, et les phénomènes se sont « produits dans les conditions qui ne permettent « l'emploi d'aucun truc possible, ni la moindre dé- « ception. J'enferme toujours mon médium dans une « cage en fil de fer, et comme c'est dans ma propre « maison dont les murs sont pleins et solides, il est « impossible à un médium de me tromper. »

La dimension de cette pièce est d'environ dix pieds sur quatorze. Le papier ou la peinture des murs est de couleur rouge sombre. Elle ne contient que quelques chaises, une petite table et deux cages en fil de fer. Ces deux cages sont dans un coin de la chambre. Un bec de gaz se trouve dans le coin opposé ; il est pourvu d'un globe entouré de papier à calquer. Les cages sont de six pieds deux pouces de haut, trois pieds six pouces de large et deux pieds huit pouces de profondeur. Les montants de l'une consistent en barres de bois de pin de trois quarts de pouce d'épaisseur sur trois de large et solidement unies à l'aide de vis. Un filet à mailles étroites en fil de fer remplit l'espace entre les montants, ou bâtis, ainsi que le fond et la partie supérieure de la cage. Une porte qui s'ouvre sur toute la hauteur de la cage est pourvue d'un fort moraillon auquel est fixée une serrure, semblable aux serrures des sacs à correspondance employés par la poste des Etats-Unis.

Cette serrure est scellée avec un timbre-poste ; le scellé est intact et la serrure est fermée justement comme le médium l'a laissée la dernière fois qu'il est sorti de la cage, sans l'ouvrir. L'autre cage est formée de barres de fer et d'un filet en gros fil de fer, le tout galvanisé ensemble, de manière à ce que la

séparation ou l'écartement d'une partie quelconque de la cage exige pour l'effectuer la force d'un Samson. Elle a la même dimension que la cage en bois.

« Telles sont les conditions sous lesquelles je « poursuis mes investigations, dit M. Newton. J'ai fait « construire ces cages moi-même ; mon charpentier « a fait la cage en bois et je lui ai fait ajouter ces « traverses en bois sur les clous et j'ai moi-même « planté ces deux rangs de clous dans les traverses, « pour prévenir toute possibilité d'être trompé. « Maintenant, quand j'enferme le médium dans cette « cage, je ne me contente pas seulement de fermer la « porte à l'aide d'un anneau passant dans le filet ; je « ferme la porte de cette cage en fer avec trois ser- « rures de sacs à correspondances. La partie supé- « rieure et le fond sont exactement semblables aux « côtés et quand un médium entre dans cette cage, il « lui est impossible d'en sortir sans qu'on lui ouvre « la porte, ou bien qu'un aide surnaturel l'aide à en « sortir.

« Je ne permets à aucun médium d'opérer dans « d'autres conditions ; je sais ce que je veux, et si je « ne puis l'obtenir ainsi, je me passe du médium, je « n'accepte pas les choses sans preuves ; je puis « ignorer la manière dont le phénomène se produit « mais, quand il a lieu dans les conditions que « j'exige, je l'accepte pour ce qu'il vaut.

« Deux médiums seulement se sont soumis à cette « épreuve avec succès : Mme Etta Roberts et l'esti- « mable M. Vossart, de Boston ; j'ai moi-même dé- « veloppé Mme Roberts, c'est-à-dire avec quinze de « mes amis. Nous avons formé notre groupe, il y a « un peu plus de deux ans, et notre cercle étant tou- « jours composé des mêmes personnes, nous avons « ainsi concentré en un foyer (au *point focal*) nos « forces, et la médiumnité de Mme Roberts s'est « développée d'une manière surprenante. Vous voyez « cette chaise, dans la cage en bois ? Mme Roberts « s'y assied, nous fermons la porte à clef, nous « scellons la serrure, nous tirons les rideaux et en « moins d'une minute elle passe à travers la cage et « les rideaux, sans laisser traces de son passage ; « ou bien nous la plaçons derrière le rideau, et elle « passe dans la cage sans l'ouvrir ; nous avons « obtenu ce fait deux fois par semaine, pendant deux « ans.

« La cage ou cabinet est toujours ici, et je l'exa-

« mine journellement sans y trouver la moindre indi-
« cation qu'on ait cherché à forcer quelque partie de
« cage, ou touché quoi que ce soit.

« Examinez-la vous-même, assurez-vous qu'elle est
« solide. » Cela était vrai, pas une maille ne manquait.

« J'ai fait construire cette page en fer un peu trop
« forte ; il fallut six semaines au médium pour la
« magnétiser et je ne sais pas ce qu'il veut dire par :
« la magnétiser. Les Esprits placent cette cage der-
« rière l'autre et avec le temps elle se trouvé ma-
« gnétisée. Mme Roberts, pendant six fois, n'a pu
« sortir de la cage, ni produire le moindre phéno-
« mène ; mais, quand la cage fut magnetisée, les
« phénomènes se produisirent aussi bien avec la
« cage en fer qu'avec la cage en bois. Enfermée avec
« trois serrures, Mme Roberts passe à travers le filet
« en fil de fer aussi facilement que si elle était for-
« mée de vapeur, et repasse dans la cage avec la
« même facilité. J'ai enfermé le médium dans l'une
« et l'autre de ces cages, et trente ou quarante
« formes humaines de différentes grandeurs,
« hommes, femmes et enfants, sont apparues au mi-
« lieu de la chambre ; quelques-unes paraissent
« sortir du plancher, à mes pieds, et disparaissent de
« la même manière ; je me suis placé à un pied de la
« cage, et de ce qui d'abord me paraissait être un
« morceau de toile blanche jeté de la cage sur le
« plancher, j'ai vu une femme charmante et un enfant
« se former ; c'était une petite fille ; je la fis parler et
« j'ai oublié ce qu'elle m'a dit: je voulais simplement
« la faire parler et, comme j'ai réussi, je suis satis-
« fait.

« Les Esprits qui apparaissent sont généralement
« des parents ou des amis des membres du cercle ; je
« ne tiens pas à ce que mes amis apparaissent, ce
« n'est pas cela que je cherche ; j'étudie les phéno-
« mènes pour en découvrir la cause.

« Je ne puis expliquer comment un corps solide,
« un corps de femme peut passer à travers la matière
« solide sans laisser de traces ; je saisis très mal
« comment cela se fait, mais c'est un fait certaine-
« ment digne d'être traité avec respect.

« Quelquefois Mme Roberts sort de la cage en y
« laissant une de ses bottines, et les Esprits la lui
« jettent par le haut de la cage ; comment peut-elle
« passer à travers un filet en fil de fer, dont les

« mailles sont à peine assez grandes pour admettre « une lame de canif?

« Un soir, il faisait très froid, Mme Roberts se « couvrit les épaules avec un paletot qu'elle laissa « dans la cage; les Esprits lancèrent ce vêtement « dans la chambre exactement comme la bottine, à « travers le filet, sans laisser de traces.

« Le guide de Mme Roberts est l'Esprit d'un « prêtre catholique, le père Donwelly ds Pensylva- « nie. Le médium n'a pas de compère, lel cages sont « à moi, les conditions sont sévères, et les preuves « complètes. Qui expliquera ces phénomènes ?

« Si le spiritualisme est une chimère, qui donc « produit ces phénomènes? Le magicien Hermann « et sa femme sont de mes amis; ils sont venus « chez moi, ils ont vu mes cages et j'ai offert à « M. Hermann de les faire transporter chez lui, lui « donnant une semaine entière pour les examiner; je « suis prêt à parier et déposer de 500 à 10,000 dollars « qu'il ne sortira pas de ces cages dans les mêmes « conditions que Mme Roberts. Il prétend qu'il le « peut, mais il ne l'entreprend pas. »

M. Newton a certainement pris des mesures sévères pour se protéger, ainsi que ses amis, contre toute déception, et les phénomènes qui se produisent par la médiumnité de Mme Roberts sont sa réponse à ceux qui demandent pourquoi il est spiritualiste.

(*Revue Spirite.*)

Documents originaux

(Extraits de l'excellente Revue du Dr Dariex, *Annales des Sciences psychiques*).

EXPÉRIENCES DE MILAN

Notes de M. Charles Richet [1] (*suite*)

Il n'y a à cet égard pas d'erreur possible : ce n'est pas un objet quelconque, c'est une main qui vous touche ; main vivante, chaude, très chaude, presque

1. Recommandées à l'étude et à la méditation des Frères du *Deuxième Degré* de l'Etoile.

humide, dont on reconnaît les doigts mobiles, dont on peut même, dans certains cas, dire si elle est droite ou gauche ; main assez forte pour tirer les vêtements, ou tirer les cheveux, sans faire de mal d'ailleurs.

Trois hypothèses se présentent : Est-ce la main d'un des assistants ? Est-ce la main d'Eusapia ? Est-ce la main d'un être surnaturel ?

D'abord je ne crois pas que ce puisse être la main d'un des assistants : dans la quatrième séance, il n'y avait que M. Brofferio, M. Gerosa, M. Schiaparelli, M. Finzi et moi. M. Brofferio et M. Gerosa étaient loin d'Eusapia, et ils étaient relativement en pleine lumière, l'ombre n'étant pas assez épaisse pour que je ne puisse parfaitement distinguer leurs mains et leurs mouvements ; et cependant dans ces conditions j'ai senti avec netteté une main qui me touchait.

Je considère d'ailleurs comme absurde d'imaginer la fraude d'un des savants qui assistaient à ces expériences. Il y a une certaine dose de suspicion qu'il ne faut pas avoir. Pourrait-on admettre que M. Lombroso, ou M. Schiaparelli, ou M. Finzi, tous savants dont la situation scientifique est considérable, commettent l'infamie d'une fraude ? C'est là une supposition inadmissible, et je considère que la bonne foi de ces savants doit être acceptée *a priori*.

Reste cette question bien grave : Est-ce la main d'Eusapia ?

Sur ce point, très délicat et difficile à déterminer, une discussion, qu'on trouvera sans doute un peu longue, est nécessaire.

Dans les expériences, Eusapia n'a pas, en général, la main tenue de la même manière à droite et à gauche. D'un côté, on lui tient fortement le poignet et la main ; de l'autre côté, au lieu d'avoir la main tenue par le voisin, elle se contente de poser sa main sur la main du voisin, mais de la poser avec tous ses doigts, de manière qu'on puisse sentir très distinctement si l'on tient la main gauche ou droite.

Voici alors ce qui se passe : Au moment où va commencer le phénomène, cette main qui n'est pas tenue par le voisin, mais se pose sur sa main (je suppose qu'il s'agisse, pour simplifier, de la main droite d'Eusapia, quoiqu'elle opère ainsi tantôt à droite, tantôt à gauche), cette main devient très mobile, presque insaisissable : à chaque instant elle se déplace, et pendant une fraction minuscule de seconde on ne la sent

plus ; puis on la sent de nouveau, et on peut constater que c'est toujours la main droite.

Alors il peut arriver ceci : c'est que pendant cette fraction de seconde, la main droite d'Eusapia est devenue libre et a su se porter à droite ou à gauche, toucher la tête, la figure, le cou d'un des assistants. En outre, la main gauche, tenue au poignet, peut s'appliquer sur le dos de la main de l'assistant de droite, qui continue à croire qu'il tient la main droite, alors qu'en réalité il est touché par la main gauche d'Eusapia, qui a alors sa main droite parfaitement libre.

De même que tout à l'heure, en parlant de la table soulevée, j'étais arrivé à la conviction que le seul *truc* possible était le soulèvement de la table par le pied d'Eusapia, de même, pour le contact senti d'une main humaine, le seul truc possible, c'est qu'Eusapia dégage une de ses mains et touche les assistants avec cette main devenue libre, pendant que les deux voisins croiront l'un et l'autre toucher une main différente d'Eusapia. S'il y a un *truc* employé, je n'en conçois pas d'autre, et il me paraît inutile de discuter toute autre hypothèse, celle d'un compère parmi les assistants ou d'un autre individu s'introduisant dans la chambre.

Avant d'entrer dans le détail des expériences mêmes il faut mentionner encore une remarque que M. Chiaia nous a faite : c'est que souvent la main qui touche l'épaule ou la joue d'un des assistants est la main d'Eusapia elle-même. Cependant il y aurait aussi matérialisation d'une main ; car la main d'Eusapia est devenue libre, parce que la main (de John) matérialisée s'est mise sur la main du voisin d'Eusapia, et a pris la place de la main d'Eusapia. Je m'abstiens ici de juger cette interprétation : je me contente de la rapporter, telle qu'elle m'a été donnée par M. Chiaia.

Je vais maintenant exposer les raisons qui me font hésiter entre l'affirmation et la négation. Chacun ainsi pourra se rendre nettement compte de mes doutes.

D'abord, je laisse de côté les expériences ordinaires, faites dans l'obscurité complète, alors qu'aucune précaution spéciale n'est prise pour s'assurer que l'assistant de droite tient la main droite, et que l'assistant de gauche tient la main gauche d'Eusapia. Il est en effet indispensable de contrôler sans cesse par la palpation des doigts de la main le côté de main que l'on tient, et, si cette précaution élémentaire n'est pas

prise, toutes les autres précautions sont illusoires.

Voici trois expériences dans lesquelles, à ce qu'il semble, le contrôle a été exact, et cependant la main a été nettement sentie :

A. Dans l'obscurité complète. A la suite d'une *lévitation*, que je ne décris pas, Eusapia se trouve, avec sa chaise, assez brusquement portée sur la table. Elle est en état de transe. Alors, pour constater ce phénomène, on allume une lumière faible, pour ne pas provoquer de crise dangereuse. Je suis à sa gauche, et M. Finzi est à sa droite. On nous dit qu'il faut l'aider à descendre. On éteint la lumière. Je lui tiens fortement la main gauche avec ma main gauche, et je passe la main droite derrière son dos, comme pour l'aider à redescendre de la table. A plusieurs reprises, je dis à M. Finzi : « Vous tenez la main droite ? » et il me répond affirmativement. Pendant qu'il me répond, je sens une main qui se promène sur ma tête et me prend par les cheveux (que je porte très courts), comme si cette main essayait de me soulever, mais sans me faire de mal. Presque au même moment, une main, qui me *paraît* très chaude et plus grosse que la main d'Eusapia, me caresse la face dorsale de la main droite, qui est derrière le dos d'Eusapia. Je tiens, à ce qu'il me semble, la main gauche d'Eusapia très loin de M. Finzi, et il me semble que je la saisis fortement, doigts et paume, de manière que cette même main ne puisse toucher une autre main (la main de M. Finzi), sans qu'il ne sente simultanément la mienne. J'ai peut-être, pendant ces quelques secondes, demandé deux ou trois fois à M. Finzi s'il tenait la main droite, et toujours il m'a répondu qu'il la tenait.

B. (Je copie textuellement mes notes prises quelques heures après. Dans cette expérience on avait la lumière rouge de la lampe photographique, qui permettait de distinguer les mouvements généraux d'Eusapia. Mais ses mains étaient sous la table. Elle est placée devant la fente d'un rideau qui sépare de la pièce principale une petite alcôve dans laquelle je suis placé).

« J'ai les mains liées très lâche par un mouchoir, ma chaise étant juste adossée à la chaise d'Eusapia. M. Brofferio et M. Gerosa sont presque en pleine lumière. M. Gerosa prend des notes. M. Schiaparelli est à droite, et tient la main droite d'Eusapia. M. Finzi est à gauche et tient la main gauche. Il a eu soin de

passer un fil de cuivre à trois des doigts de la main d'Eusapia pour être sûr qu'il tient toujours la même main. Son pied déchaussé est entre les deux pieds du médium qui le serre fortement. De plus, Eusapia, ayant des bottines à talon, frappe constamment des deux pieds pour indiquer qu'elle a les deux pieds à la même place.

« Trois fois alors je suis touché : deux fois au coude gauche, et une fois au bas des reins. Mais ce n'est pas cela qui est important.

« A un moment elle se raidit et dit : « Tenez-moi fort ! Tenez-moi fort ! » Alors M. Schiaparelli d'une part et d'autre part M. Finzi la serrent de toutes leurs forces. M. Gerosa appelle les minutes et prend des notes. Je demande à M. Finzi : « Vous tenez la main gauche ? » Réponse : « Oui » ; à M. Schiaparelli : « Vous tenez la main droite ? » Réponse : « Oui »; à M. Finzi : « Vous tenez les deux pieds ? » Réponse : « Oui. » Alors je vois, en tournant légèrement la tête vers la gauche, une sorte de préparation qui consiste en ce que le rideau se gonfle et semble se rapprocher d'Eusapia, comme pour rendre l'ombre plus profonde.

« Puis je suis touché à l'épaule droite par une main qui me semble être une main droite (en supposant qu'elle vient du médium). Presque au même instant, après qu'Eusapia m'avait dit de rapprocher ma tête de la sienne, je suis touché par deux doigts qui me tirent assez fortement, mais sans me faire de mal, les cheveux de derrière la nuque ; de sorte que je suis assuré qu'une *main* m'a touché à l'épaule et à la nuque.

« En même temps, M. Finzi est touché à l'oreille, au front et à la tempe par des doigts qui étaient derrière le rideau, tandis que la main qui me touchait était sans rideau. M. Finzi a été touché trois fois.

« Les assistants n'ont vu aucun mouvement anormal d'Eusapia. Moi qui étais derrière elle, je n'ai rien senti qu'une sorte de contorsion générale, et cela au moment où nous faisions le plus d'attention, où M. Schiaparelli, d'une part, et, d'autre part, M. Finzi avaient les mains fortement serrées et pouvaient distinguer quelle main ils tenaient, droite ou gauche. »

Cette expérience paraît de tout point excellente, et je ne vois guère ce qu'on peut lui reprocher. En effet, M. Schiaparelli n'a pas abandonné la main droite d'Eusapia ; d'autre part, M. Finzi n'a pas *pu*

abandonner la main gauche, puisqu'il avait passé son doigt dans le fil de cuivre qui entourait les doigts de la main gauche d'Eusapia. Même en admettant, ce qu'il est difficile d'admettre, que M. Schiaparelli a lâché la main, il est presque impossible que cette main d'Eusapia, devenue libre, ait pu aller toucher M. Finzi en passant derrière le rideau, car j'avais mon dos presque appliqué au dos d'Eusapia, et le mouvement compliqué qu'elle aurait dû faire pour porter la main en arrière était rendu à peu près ou plutôt tout à fait impraticable. D'un autre côté était-il possible vraiment à Eusapia de passer la main en avant ? car l'ombre n'était pas assez profonde pour empêcher les assistants de distinguer ce mouvement ; et d'ailleurs M. Finzi a été touché à la figure, à travers l'épaisseur d'un rideau.

Tel est le fait qui me semble le plus probant pour faire admettre l'existence de la matérialisation d'une main. A moins de supposer, ce qui est toujours admissible, une grosse erreur expérimentale de la part de M. Schiaparelli, de M. Finzi ou de moi, on ne voit pas comment la main d'Eusapia avait pu se faire sentir à nous dans les condition indiquées.

Toutefois, certaines observations que je vais relater, sans prouver le moins du monde la supercherie, nous engagent à faire quelques réserves :

1° Jamais il n'y a eu contact senti d'une main alors que les deux mains d'Eusapia étaient en vue toutes les deux : il a toujours fallu que l'obscurité fût complète ou que les deux mains fussent cachées sous la table.

On répond à cela que l'obscurité des mains d'Eusapia est une des conditions nécessaires du phénomène. C'est possible certainement, mais cela jette une certaine défaveur sur les expériences où il y a sensation d'une main.

Dans une expérience, j'étais à côté d'Eusapia, et les deux mains d'Eusapia étaient en pleine lumière. J'ai été alors touché deux fois ; mais je n'ai pu sentir le contact d'une main. C'était un contact léger, une sensation de pression très manifeste ; mais cette pression a eu lieu au flanc (du même côté qu'Eusapia) et au bas des reins ; de sorte qu'à la rigueur on peut admettre que dans ce cas ça été le contact d'un de ses pieds. Si, au lieu de sentir un contact vague, j'avais senti le contact d'une main, l'expérience eût été absolument décisive.

2° Nous avions proposé à Eusapia de lier chacun de ses poignets, par un lien assez lâche, au poignet de son voisin. Dans l'état de transe, elle a dit que cette double ligature rendrait l'expérience impossible.

Cette restriction est encore évidemment défavorable, quoique à l'extrême rigueur on puisse admettre que pour ce phénomène la liberté des mains est une condition nécessaire.

3° Nous avons encore proposé de remplacer la chaîne (formée par l'union des assistants se tenant mutuellement la main) par une *chaîne* plus simple; c'est-à-dire par une chaîne formée d'une seule personne, tenant avec la main droite la main gauche d'Eusapia, et avec sa main gauche la main droite d'Eusapia. Elle a refusé.

Dans une expérience (deuxième séance), comme je me trouvais seul avec elle dans la chambre, je la tenais ainsi ; je n'ai eu alors aucun contact de la main de John.

Il est vrai que, dans cette même séance, alors qu'il y avait d'autres personnes dans la pièce, je crois bien que j'ai été touché par une main, alors que je tenais avec mes deux mains les mains d'Eusapia ; mais je n'en suis pas assez sûr pour pouvoir l'affirmer : car le fait de tenir dans mes deux mains les deux mains d'Eusapia, et d'être alors touché par une troisième main ôterait toute incertitude, et lèverait tous mes doutes.

4° Une des mains d'Eusapia, au lieu d'être saisie fortement et immobilisée, repose légèrement sur le dos de la main de son voisin; et elle se déplace sans cesse, ce qui rend la distinction (entre la main droite et la main gauche) singulièrement difficile.

Je dois dire cependant que ni M. Finzi, ni M. Schiaparelli, ni moi, nous n'avons pu, à un moment quelconque de l'expérience, constater un changement de main : toujours, quand il devait y avoir la main droite, c'est la main droite qu'on retrouvait.

D'autre part, je dois signaler un caractère très important dans le *moment* de ces expériences. Dans les expériences de cette nature, il se passe en effet souvent ceci : c'est que le phénomène arrive juste à l'instant où personne ne s'y attendait. Les médiums qui trompent et les divers prestidigitateurs sont très experts dans cet art : ils détournent l'attention du public, et c'est au moment même où l'on n'est pas

sur ses gardes que le phénomène a lieu; mais, ici, c'est le cas inverse. C'est au moment où Eusapia se contracte fortement, et gémit, que le phénomène se produit ; aussitôt alors les observateurs redoublent de précautions et de perspicacité pour déjouer la fraude, s'il y en a une.

Ainsi, au moment où le phénomène va se produire. l'attention est surexcitée, et la vigilance du contrôle redouble. Ce n'est pas une preuve absolue en faveur de son authenticité, mais on conviendra que cette particularité rendrait toute supercherie énormément plus difficile à exécuter.

En tous cas, les mauvaises expériences ne doivent pas nous rendre injustes pour les expériences positives. D'expériences positives, il n'y en a pas beaucoup. Il y en a une, l'expérience B, d'une importance primordiale, que je ne cherche pas à dissimuler.

Mais de même je ne dois pas négliger de dire que *jamais il n'y a eu de main sentie, quand les deux mains d'Eusapia étaient en pleine lumière, ou tenues toutes deux par un fil, ou tenues par la même personne.*

IV

J'ai assez longuement insisté sur les expériences de contact d'une main pour être bref sur un phénomène de même ordre, à savoir l'apparition d'une main.

C'est dans les quatrième et cinquième séances que j'ai pu voir cette main.

Il y avait demi-lumière. Je tenais très fortement la main droite d'Eusapia, et je suis absolument sûr que la main droite d'Eusapia n'a pas quitté ma main. Quant à la main gauche d'Eusapia, elle était sur la main de M. Finzi qui est *à peu près* sûr que cette main ne l'a pas quitté ; mais le fil de cuivre avec lequel il maintenait la main d'Eusapia avait été enlevé, de sorte qu'il a pu à la rigueur y avoir une substitution de main.

A un moment de l'expérience, Eusapia nous dit de serrer fort et de regarder par-dessus sa tête. Elle a à peine achevé de parler que nous voyons au-dessus de sa tête une main qui s'ouvre et se referme. Quoique Eusapia soit en demi-lumière, nous ne voyons aucun mouvement anormal de ses bras ou de

ses épaules ; et je suis sûr qu'à ce moment je tenais dans ma main gauche la main droite d'Eusapia.

Le mouvement de la main, qui est au-dessus de la tête d'Eusapia, est assez rapide pour que nous ne soyons pas en état d'affirmer que c'était une main gauche ou une main droite. Pour moi, je croirais que c'était la paume d'une main gauche ; mais M. Gerosa pense que c'était la face dorsale d'une main droite. En tous cas nous sommes d'accord, M. Schiaparelli, M. Gerosa et moi, pour trouver que cette main était assez différente de la main d'Eusapia. La main d'Eusapia est petite, fine, mais un peu trapue et ramassée, tandis que la main que nous crûmes voir sur sa tête nous a paru beaucoup plus allongée, avec de longs doigts effilés ; mais l'apparition a été tellement rapide que nous ne pouvons rien affirmer à cet égard ; et ce n'est peut-être qu'une illusion.

La question est donc de savoir si, dans le moment même de l'expérience, M. Finzi est sûr de n'avoir pas quitté la main gauche d'Eusapia. Eh bien ! il faut le dire, il y a encore quelques légers doutes à cet égard ; s'il n'avait pas ces doutes, qu'il estime lui-mêmes exagérés, l'expérience serait décisive.

A la même séance, nous revîmes la main encore deux fois. Une fois je l'ai revue si peu de temps que je n'en parle pas ; car ce fut rapide comme un éclair ; mais la troisième fois ce fut dans des conditions intéressantes.

J'étais, comme plus haut, à la droite d'Eusapia, M. Finzi à sa gauche. Mais à ce moment, je lui tenais la main moins solidement, et je ne suis pas sûr que cette main n'ait pu s'échapper : car c'était par le contact des doigts d'Eusapia sur la face dorsale de ma main que se faisait le contrôle. Tout d'un coup elle gémit, se convulse, ce qui est l'indice à peu près certain qu'un phénomène va se produire ; et au même moment une main apparaît par la fente du rideau, tout près du rideau, entre Eusapia et le rideau, mais qui, avec la rapidité d'une flèche, pour essayer de me toucher, s'élance sur moi, puis se retire sans m'avoir touché.

Le phénomène a été tellement rapide que j'ai quelque scrupule à raconter, en une page, ce qui a duré près d'une demi-seconde. Toutefois, je dirai que cette main m'a paru très allongée, très effilée, plus encore que la première fois, lorsqu'elle s'est montrée au-dessus de la tête d'Eusapia ; que la direction de

son mouvement était absolument rectiligne, comme si elle sortait de l'ombre de l'alcôve, longeant le rideau, et avec un bras que n'ai pu distinguer, mais qui me semblait comme allongé, presque interminable, comme enveloppé d'un voile blanc ou d'une lueur blanchâtre (ces derniers détails étant extrêmement incertains). En tous cas, pendant le mouvement rectiligne de cette main, je n'ai pu déceler le moindre mouvement anormal d'Eusapia, qui paraissait tout à fait immobile et gémissante.

Il ne me paraît pas cependant qu'on doive attacher trop d'importance à cette manifestation, si étrange qu'elle paraisse d'abord. En effet, je ne suis pas assez sûr de moi-même pour prétendre conclure d'une observation aussi rapide, dans laquelle l'illusion tient peut-être une grande place.

A la cinquième séance, nous eûmes aussi l'apparition d'une main ; mais les conditions étaient moins rigoureuses. Je tenais la main droite d'Eusapia, et je ne suis pas du tout sûr de l'avoir bien tenue.

De plus, la main que nous vîmes était tout à fait analogue à la main d'Eusapia, bien différente de la main que nous avions vue la veille.

Cela confirmerait peut-être l'opinion de M. Chiaia, opinion fondée sur une longue expérience du médium que, dans certains cas, la main qui touche et qui apparaît, c'est la main véritable d'Eusapia, tandis que la main qui est tenue par les assistants qui contrôlent, c'est la main matérialisée de John.

Quelque absurde que soit cette interprétation, elle me paraît rendre assez bien compte de cette grande différence d'aspect entre la main effilée, allongée, que nous avions vue la veille, et cette petite main trapue, potelée, qui ressemblait tout à fait à la main réelle d'Eusapia.

V

Certaines expériences ont aussi été faites sur demouvements d'objet, et elles doivent être mentionn nées, car elles permettent peut-être une conclusioe plus positive que les expériences d'apparition ou ds contact de la main.

Dans la deuxième séance, en pleine obscurité, nous faisions la chaîne : je tenais la main gauche d'Eusapia, et M. Schiaparelli tenait la main droite, quand, à un

moment donné, Eusapia nous dit de serrer fort. Alors nous redoublons d'attention ; et un tambourin qui était placé à un demi-mètre de la table fut porté sur la table, comme nous le constatâmes en allumant une allumette. Quelques instants après, dans l'obscurité complète, soudain le tambourin vint par le plat me frapper légèrement le dessus de la tête, puis fut rejeté violemment dans la chambre à une assez grande distance.

Je crois bien qu'à ce moment-là la chaîne avait été interrompue, et que, pendant que le tambourin me touchait la tête, les deux pieds d'Eusapia étaient sur mes genoux, alors que de ma main droite je tenais sa main gauche, et de ma main gauche je tenais sa main droite. Mais je n'en suis plus assez sûr pour l'affirmer. Mes notes à cet égard ne sont pas assez précises, et il faut faire une certaine part à une légitime émotion. C'est dommage que je ne puisse affirmer qu'au moment où le tambourin me touchait la tête, je tenais les deux mains d'Eusapia. Cette affirmation aurait suffi pour établir la réalité du phénomène, tout soupçon de complicité de la part des assistants devant être absolument écarté.

Ce même jour, un autre phénomène s'est produit, dans des conditions que je peux mieux déterminer.

Pendant que nous faisions ainsi la chaîne autour de la table, soudain je sens se poser sur mon bras droit (je tenais avec la main droite la main gauche d'Eusapia) un objet lourd qui vient assez doucement, sans hésitation, et, je le répète, avec *moelleux et douceur,* si bien que je m'imagine que c'est un bras qui s'appuie sur mon bras. En réalité, comme nous le constatâmes aussitôt en faisant de la lumière, c'était une chaise qui était ainsi venue se poser sur mon bras et la table. De nouveau on fait l'obscurité, on refait la chaîne, moi tenant toujours la main gauche, et M. Finzi la droite, quand soudainement, quelques secondes à peine après que l'obscurité a été faite, la chaise est jetée violemment par-dessus nos têtes, et, sans heurter même légèrement quelqu'un d'entre nous, va tomber dans la chambre à une distance d'environ deux mètres de la table.

Si importante que soit cette expérience, elle me paraît moins décisive encore que la suivante, la meilleure, à mon sens, de toutes celles que j'ai vues, et qui doit être donnée avec détail ; car les conditions en ont pu être rigoureusement indiquées.

Cette expérience, qui est *presque* ce fameux *experimentum crucis* que je cherchais depuis si longtemps, a eu lieu dans la quatrième séance, celle du lundi 17 octobre, vers onze heures et demie du soir, en présence de M. Schiaparelli, M. Gerosa, M. Finzi, M. Brofferio et moi.

C'était à la demi-lumière, M. Finzi tenait la main gauche d'Eusapia, qu'il reconnaissait, parce qu'il avait passé un fil de cuivre autour de trois doigts de cette main d'Eusapia. Moi je tenais la main droite, et je la tenais solidement par la paume et le poignet, de manière à être absolument sûr que cette main ne m'a pas lâché. La lumière qui éclairait faiblement Eusapia éclairait beaucoup mieux M. Schiaparelli, M. Brofferio et M. Gerosa, qui étaient autour de la table : en effet, par la disposition de la lampe triangulaire avec des verres rouges colorés, d'épaisseur différente suivant les diverses faces du triangle, on peut facilement modifier la lumière. Du côté d'Eusapia, la lueur était faible : cependant je la voyais très bien.

Je distinguai aussi très bien la fente du rideau entre lequel elle se tenait. C'était un rideau épais, rigide, tendu comme un voile dans la pièce. La petite alcôve qu'il séparait de la pièce principale était très étroite, avec une porte dans le fond, porte cadenassée et scellée avec de la cire. J'étais précédemment, de 9 heures à 10 heures et demie, resté assis dans cette petite alcôve, contenant quelques objets, entre autres une chaise assez lourde (de 4 kilos environ), placée à un demi-mètre environ de la chaise d'Eusapia, et cachée derrière le rideau.

M. Finzi tient les deux pieds d'Eusapia sur ses genoux. Les mains d'Eusapia sont sous la table.

Alors, Eusapia, en état de transe, se met à gémir et à se contracter. Nous redoublons tous d'attention, et nous voyons, du côté de M. Finzi, le rideau qui se gonfle, fait une saillie très visible (la lumière est suffisante pour que je puisse distinguer la bordure jaune en tapisserie du rideau, gonflée et tendue) et un objet vient avancer, non pas très vite, mais avec une certaine lenteur, comme s'il glissait et cheminait sans effort, de manière à venir se placer sur la table. C'est la chaise qui était derrière le rideau qui vient ainsi se mettre sur la table en reposant sur l'union du bras gauche d'Eusapia avec la main droite de M. Finzi.

Fait remarquable, cette chaise s'est placée de telle sorte qu'elle semble avoir eu pour but de faire de l'ombre aux mains d'Eusapia. En effet, le dossier est à plat sur la table, et le siège est placé comme un écran entre la lampe et le buste d'Eusapia.

Comment expliquer ce phénomène? Il est absurde de supposer qu'une autre personne est venue dans la pièce. La pièce est petite, complètement close; nous étions chez M. Finzi, nous ne faisions pas de bruit, nous pouvions faire instantanément de la lumière : il y avait même une lumière suffisante pour inspecter l'état général de la pièce, etc.

Donc, ce ne peut être qu'Eusapia qui aurait attiré la chaise. A coup sûr ce n'est pas avec sa main gauche, puisque je la tenais solidement ; ce n'est pas avec ses pieds, qui étaient déchaussés, sur les genoux de M. Finzi. Ce n'est donc qu'avec la main droite.

Mais est-ce possible ? Évidemment non : puisque la chaise ainsi attirée est venue reposer sur l'union du bras de M. Finzi et du bras d'Eusapia.

Même en lui supposant une force musculaire extraordinaire, invraisemblable (moins invraisemblable toutefois que le mouvement d'un objet sans contact), cela ne suffirait pas encore ; sa main, reconnaissable au fil de cuivre, n'a pas quitté la main de M. Finzi. L'hypothèse d'une ficelle attirant la chaise est aussi tout à fait absurde, par cette raison bien simple qu'il n'y avait pas de ficelle, ni à la main gauche, ni à la main droite, ni aux pieds.

Nous sommes donc en présence d'un fait absolument inexplicable, et qui ne comporte presque pas de restriction. (Je dis presque pas, par un extrême scrupule. En effet M. Finzi, à ce moment, au lieu de passer son doigt dans les fils de cuivre, se contentait de les sentir et de les toucher, ce qui pouvait à la rigueur permettre à Eusapia de faire avec sa main quelques légers mouvements.)

En tout cas, si cette expérience était répétée et répétable, elle serait de nature à enlever tous les doutes.

VI

Je pourrais mentionner encore d'autres expériences, des apports de fleurs, des mouvements d'objets voisins, l'enlèvement d'Eusapia, avec sa chaise,

sur la table ; des phénomènes lumineux, etc. ; mais ces récits n'entraîneraient pas la conviction ; car ces expériences sont toutes plus ou moins explicables par une adresse physique extrême ; il me paraît donc inutile d'insister.

CONCLUSION

Et maintenant que peut-on conclure? Car il ne suffit pas d'énumérer des expériences; il faut dégager ou essayer de dégager le résultat final qu'elles apportent.

Si, comme ce n'est pas tout à fait le cas, nous avions obtenu un résultat absolument décisif. je n'aurais pas hésité un instant à dire hautement mon opinion. La défaveur publique ne m'inquiète guère, et ce n'est pas la première fois que je me serais trouvé en désaccord avec la majorité, voire même la presque unanimité de mes confrères; les doutes que je ne crains pas d'avouer sont donc des doutes réels, non des doutes de timidité, ou d'hésitation dans ma pensée.

Certes, s'il s'agissait de prouver quelque fait simple et naturel, à peu près évident *a priori*, ou ne contredisant pas les données scientifiques vulgaires, je m'estimerais pleinement satisfait; les preuves seraient largement suffisantes; et il me paraîtrait presque inutile de continuer; tant les faits accumulés dans ces séances paraissent éclatants et conclusifs; mais il s'agit de démontrer des phénomènes vraiment absurdes, contraires à tout ce que les hommes, le vulgaire ou les savants ont admis depuis quelques milliers d'années. C'est un bouleversement radical de toute la pensée humaine, de toute l'expérience humaine; c'est un monde nouveau ouvert à nous, et par conséquent il n'est pas possible d'être trop réservé dans l'affirmation de ces étranges et stupéfiants phénomènes.

Je sais bien qu'il n'y a peut-être pas de contradictions, et que ces faits nouveaux, s'ils se vérifient, pourront quelque jour s'accorder avec les faits depuis longtemps acquis à la science et reconnus comme vrais ; mais, en attendant, nous devons être assez prudents pour ne pas accepter ces nouveautés sans un examen d'autant plus sérieux qu'elles sont plus extraordinaires.

Ainsi nous serons, en fait de preuves, beaucoup plus difficiles pour les phénomènes dits *spiritiques* que pour les phénomènes de la chimie, de la physiologie ou de l'astronomie.

Cela posé, voyons les preuves qu'on peut invoquer en faveur de la réalité des phénomènes, et jugeons-les à leur valeur ;

Il y a d'abord la simplicité évidente de l'expérimentation. Il est manifeste que le médium Eusapia n'est pas au courant de toutes les supercheries que les médiums de l'autre côté de l'Atlantique ont portées, dit-on, à un si haut degré de perfection. Elle sait lire à peine, elle est d'une intelligence ordinaire, et son adresse manuelle paraît des plus médiocres. Ajoutons que le profit qu'elle retire de ces expériences est faible, qu'elle en a recueilli, tout compte fait, plus d'inconvénients que d'avantages, qu'elle ne s'est jamais démentie, que jamais on ne l'a surprise en faute, et qu'il faudrait une dose d'astuce et d'habileté bien merveilleuse pour jouer ainsi, sans faiblesse et sans lassitude, le même personnage pendant huit années.

De plus, elle consent à peu près à toutes les expériences qu'on lui propose ; elle accepte qu'on fasse la lumière sans la prévenir, elle admet aux séances tous ceux qui le désirent ou à peu près. Or, les observateurs sévères n'ont pas manqué ; il s'en est présenté de toutes espèces, et elle les a acceptés, malgré la mauvaise volonté évidente de quelques-uns.

Les phénomènes qu'elle produit sont d'ailleurs bien simples et ne varient guère. Si les phénomènes étaient pure supercherie, pourquoi s'arrêterait-elle en si beau chemin ? Avec l'habileté que sa fraude suppose, elle pourrait faire dix fois davantage, et nous étonner bien plus. Au fond, elle se contente de peu, et son répertoire est monotone, si monotone qu'on ne voit pas bien comment, si elle trompe, elle serait assez maladroite pour ne pas changer et perfectionner ses programmes.

Enfin, certaines personnes, dont l'honorabilité est indiscutable, sont absolument et formellement convaincues qu'elle est sincère ; elles ont eu à maintes reprises des démonstrations qui leur paraissaient irréprochables, elles sont prêtes à en témoigner.

(*A suivre*). Charles Richet.

PARTIE LITTÉRAIRE

Jean Aicard et l'Académie

Nous apprenons que *Jean Aicard* est candidat à l'Académie française. Tous nos vœux au poète de *Don Juan*, au romancier de l'*Ibis Bleu* du *Pacé d'Amour*, de *Fleur d'Abîme*, à l'apôtre sans affectation de la renaissance morale, à l'émouvant artiste épris d'idéal réel de droit chrétien. A. J.

Un instrument hypothétique

Le Téléphrène

Il y a plusieurs années, au cours de certaines recherches, j'avais été amené à concevoir un instrument que je n'ai jamais fait construire ni jamais expérimenté.

Si j'en parle ici, c'est donc à titre de simple projet[1], susceptible d'inspirer à d'autres une idée analogue, qu'ils auraient, mieux que moi, le désir et les commodités de conduire à sa réalisation.

Cet instrument aurait eu pour objet de rendre plus facile la transmission directe de pensée, entre cerveau et cerveau.

La voix est transmise à distance par le *Téléphone* ; la pensée eût été transmise à distance par le *Téléphrène*.

Voici donc la description idéale de mon hypothétique instrument :

Que l'on se figure deux *cornets*, parfaitement semblables, assez larges d'embouchure pour qu'en appuyant cette embouchure sur le front, elle en embrassât la plus grande partie.

Ces cornets auraient dû être formés de *fanons de baleine* enroulés sur eux-mêmes en hélice, de telle sorte que le cornet allât se rétrécissant de plus en plus et se terminât, du côté opposé à l'embouchure, par une ouverture très petite.

Je ne m'arrête pas sur les moyens de maintenir la cohérence des fanons, tels que chevilles, armature extérieure en bois, etc..., qui n'ont pas d'intérêt scientifique.

Quant au choix des fanons eux-mêmes pour

---

1. Le fait que cet article est placé dans la *Partie littéraire* indique assez la nature toute théorique de l'instrument. A. J.

constituer les cornets, il m'avait été suggéré par les remarquables observations et expériences de *Louis Lucas* concernant les propriétés d'un morceau de baleine, mis en rapport, dans des conditions convenables, avec une source électrique [1].

A l'intérieur du premier cornet se serait enroulé un gros fil d'acier aimanté.

Ce fil aurait commencé par décrire, autour de l'embouchure et en dedans, un cercle aussi saillant que le bord de l'embouchure elle-même et devant s'appuyer tout comme ce bord, sur la peau du front; puis le fil aurait continué à s'enrouler en hélice à l'intérieur du cornet; passant alors par la petite ouverture, qu'il eût occupé entièrement, le fil, devenu rectiligne, se serait prolongé jusqu'au deuxième cornet.

Il aurait pénétré par la petite ouverture de celui-ci, se serait enroulé en hélice à l'intérieur et se serait terminé, au dedans et au bord de l'embouchure par un cercle exactement pareil à celui formé au-dedans de l'embouchure du premier cornet.

La seule différence entre les deux cornets aurait été que l'un — soit le premier — aurait contenu le pôle positif du fil magnétique et que l'autre, soit le second, aurait contenu le pôle négatif.

Les deux expérimentateurs voulant essayer d'obtenir, avec l'aide du *Téléphrène*, la transmission de pensée, se seraient appuyé, chacun, l'un des cornets sur le front.

Celui qui aurait choisi le rôle actif et désiré transmettre sa pensée aurait pris le cornet renfermant le pôle positif du fil magnétique ; celui qui aurait choisi le rôle passif et désiré percevoir, sans l'intermédiaire des sens, la pensée transmise, aurait pris le cornet renfermant le pôle négatif.

Puis les deux expérimentateurs, toute communi-

---

1. Voir *Louis Lucas*, *Médecine nouvelle*, volume I. — Je regarde le cerveau comme une source d'émanations fluidiques analogues, sinon entièrement semblables à des effluves d'électricité et je suppose que la baleine réagirait sous les influences cérébrales d'une manière semblable quoique moins intense à celle dont elle réagit sous les influences électriques. Et, puisque j'ai été amené à parler de *Louis Lucas*, je signale à nos lecteurs les œuvres de ce noble, ardent et pénétrant esprit, qui n'a pas encore toute la gloire qu'il mérite. Ses œuvres principales sont *Chimie nouvelle*, *Acoustique nouvelle* et *Médecine nouvelle*.

Quant au fluide je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il n'est que *l'agent* de la véritable pensée, constituée par des éléments supérieurs et plus subtils. Mais la condensation de l'*agent* pourrait favoriser l'action du *principe*. — A. J.

cation possible, hors celle du fil, étant supprimée entre eux, soumis d'ailleurs aux conditions les plus rigoureuses de contrôle, auraient concentré leur esprit et tâché de produire, à volonté, le phénomène de la transmission de pensée.

D'après mes conceptions théoriques, la baleine, par ses propriétés *agglutinantes* [1] aurait favorisé l'accumulation, autour des cercles magnétiques, des émanations du fluide cérébral.

Polarisé activement, le fluide cérébral du premier expérimentateur, placé à l'extrémité positive de l'appareil, se serait mis en rapport, par l'intermédiaire du fil, avec le fluide cérébral polarisé passivement du second expérimentateur, placé à l'extrémité négative.

L'instrument aurait donc facilité la transmission mentale de deux manières :

1° En favorisant la condensation fluidique par l'usage des cornets de baleine.

2° En établissant, par les cercles et le fil aimantés, une communication magnétique entre les deux cerveaux.

*
* *

Il est très évident que toutes ces conceptions théoriques et le projet d'instrument qui s'y rattache ne sauraient acquérir de valeur que par la réalisation et par des expériences répétées.

Mais, pour mener à bien une série d'expériences de telle nature, il faut une application soutenue, un peu exclusive.

Les circonstances, la multiplicité de mes préoccupations m'ont détourné d'une entreprise aussi absorbante.

D'autre part, comme beaucoup de magnétiseurs et de psychologues, je me suis pleinement convaincu, sans instrument, de la réalité des transmissions mentales.

N'ayant aucun doute, il ne m'était pas fort pressant de faire exécuter un appareil, que je crois susceptible de faciliter l'expérience, mais qui ne lui est pas indispensable.

Je me suis décidé pourtant à publier mon projet. Il est possible, comme je le disais en commençant,

---

1. Voir *Médecine Nouvelle*, par *Louis Lucas*, vol. I, p. 287 290 etc...

qu'il en fasse naître d'autres, plus pratiquement élaborés que le mien et sanctionnés par le résultat expérimental.

*
* *

J'ajoute brièvement quelques indications accessoires :

Le *Téléphrène*, si l'on en construisait jamais un qui rendît vraiment plus aisée la transmission mentale, pourrait être employé dans les recherches de spiritisme et rendre plus aisée la communication de pensées non plus d'homme à homme, mais d'esprit à médium.

Le médium mettrait le cornet et le cercle positifs sur la table ou l'objet quelconque supposés sous l'influence de l'esprit et s'appliquerait lui-même au front le cornet et le cercle négatifs.

Le cercle et le cornet positifs pourraient être laissés dans l'obscurité, favorable, croit-on, à l'intensité de l'action astrale, pendant que le cornet et le cercle négatifs (et le médium lui-même) resteraient dans la lumière, à l'abri d'influences trop violentes.

*
* *

Il y aurait, dans l'intérêt d'observations comparatives et d'éventuelles découvertes, à varier les éléments et la construction du *Téléphrène :*

On pourrait substituer un fil de cuivre ou de tout autre métal au fil d'acier aimanté, diminuer ou augmenter la longueur ou la grosseur des fils, substituer aux cornets de baleine des cornets de métal ou de diverses substances, modifier la forme des cornets, etc.

Une fois le principe posé, c'est-à-dire *l'hypothèse qu'un instrument favorable à la transmission mentale peut être construit*, mille manières se présentent de varier la construction et le mode d'emploi d'un tel instrument.

Le type d'appareil qui s'est offert à mon esprit est

---

1. Personnellement je trouve plus intéressantes les expériences de transmission mentale sans appareil Mais il s accentue aujourd'hui, parmi les savants, un courant d'intérêt pour les phénomènes psychiques, et tout ce qui pourrait rendre ces phénomenes plus *aisément reproductibles* et plus dociles aux conditions ordinaires des expériences de laboratoires, multiplierait le nombre

demeuré trop théorique pour qu'il y ait le moins du monde à le choisir de préférence.

Si quelque inventeur parvient, par une conception tout autre que la mienne, à la veritable découverte dont j'expose ici mon pressentiment et mon ébauche intellectuelle, je serai le premier à proclamer cette découverte, le plus heureux de la célébrer.

A. Jhouney.

Revues

Dans les derniers numéros du *Devoir* de précieux documents pour servir à la biographie de *Jean-Baptiste André Godin*, entre autres une profonde et lumineuse allocution adressée par lui à ses collaborateurs sur la vie future rationnellement conçue et étudiée.

Dans les derniers numéros de la *Religion Universelle* attristée par la mort de Charles Fauvety les beaux articles de Lessard et de ses collaborateurs.

Dans la *Revue Socialiste* (mars) une étude sur le livre de *Durkheim*, *La Division du Travail* par G. Platon et un bel article ému de J. F. Malan sur la *Palais des Peuples* de *Strada*.

Dans la *Revue moderne* (mars), le *Mouvement Idéaliste* premier article d'une série par Jacques Brieu ; ce premier article intitulé *Coup d'œil général* offre une vue d'ensemble, large, impartiale, documentée de l'occultisme et de l'ésotérisme contemporains. L'auteur connaît son sujet et l'aime avec lucidité.

Livres reçus

Sur lesquels nous comptons prochainement revenir.

L'Almanach de la Coopération Française 1894 très intéressant.

La Morale Universelle, par A. Eschenauer.

---

des savants intéressés à un tel ordre de recherches. Or il est, pour moi, d'une portée immense que les savants se rapprochent graduellement et involontairement de l'Ame.

Cette pensée intime pourra m'excuser d'avoir décrit aussi minutieusement une pure hypothèse qui a d'autre mérite que de montrer une direction aux inventeurs. A. J.

⁂

L'Obex, dramatique roman de conscience catholique, par François de Nion.

Ame d'enfant, nouvelles très émouvantes ou très fines, toujours sensitives de Paul Margueritte.

Lès Mystères d'Eleusis, l'œuvre haute et sereine de Maurice Bouchor.

Pauca Paucis, poésies de rythmes curieux, d'un beau sentiment apaisé et antique, par Clair Tisseur.

Il est fort regrettable que les autorités aient peu compris la vraie nature et la portée du Syndicat des Prêtres. *Une œuvre de bienfaisance pour les malheureux prêtres abandonnés, une œuvre de fraternité entre les représentants des divers cultes, une œuvre enfin qui, toute de charité, se défendait la moindre incursion dans la région réservée des dogmes, ne devait pas être supprimée si arbitrairement. Il y a eu, dans la circonstance, erreur d'appréciation. Le gouvernement encouragera lui-même une telle idée et cherchera à en provoquer la reprise lorsque, des temps moins fiévreux revenus, il en examinera le véritable Esprit et les véritables conséquences.* l'Etoile.

Assemblée Générale du « Syndicat des Prêtres »

Cette Assemblée générale s'est tenue le 11 mars 1894, au siège social, 56, rue de La Tour, à Paris.

Le Président du Syndicat, se conformant aux statuts, avait adressé une convocation personnelle à chaque sociétaire.

Etaient présents : MM. Houssay, président ; M. Sterlin, trésorier ; plus onze autres membres, les absents ayant envoyé leur démission ou leur adhésion à tout ce que déciderait l'Assemblée Générale.

M. le Président expose qu'il a été mandé le 5 mars chez M. le commissaire de police, lequel lui a lu une communication de M. le Procureur de la République, mettant en demeure le Syndicat des Prêtres d'avoir à se dissoudre dans le délai d'un mois, sous peine de poursuites judiciaires. Le 6 mars, MM. Houssay et Sterlin se présentèrent pour connaître les motifs de cette dissolution imposée. M. le Procureur leur répondit que les prêtres, à ses yeux, n'étant pas des professionnels, mais exerçant un ministère, un sacerdoce, ne pouvaient constituer un syndicat, et que d'ailleurs il avait reçu des ordres supérieurs à notre sujet.

MM. Houssay et Sterlin ont pensé qu'il n'y avait qu'à s'incliner devant cette mise en demeure de dissolution, et demandent si tel est l'avis de l'Assemblée générale.

Un membre du Syndicat exprime son étonnement de voir que le gouvernement, loin de soutenir les prêtres indépendants dans leurs légitimes revendications, semble vouloir étouffer leur voix. Cette suppression du Syndicat lui paraît un gage donné à *l'esprit nouveau ;* mais il espère qu'un jour viendra où la loi plus libérale leur permettra de se réunir et de se défendre sous la forme d'un syndicat ou de toute autre association légale.

Une discussion s'engage pour le paiement de tous les frais occasionnés par la fondation du syndicat. M. le Président dit qu'il ne sera demandé à personne aucune cotisation, puisque le Syndicat sera arrêté dès ses premiers pas.

Ce point réglé, la dissolution est mise aux voix et votée à l'unanimité.

M. le Président est chargé par l'Assemblée générale de notifier à qui de droit cette dissolution.

Le Président du Syndicat des Prêtres,

E. Houssay.

Bibliographie

LE PROPHÈTE DE L'APOCALYPSE. par J. VICÈRE, géomètre. Vol. in.-12 de 96 pages.

Cet ouvrage est celui d'un homme d'énergie et de bonne volonté; il est écrit contre Rome et il est rempli de haines saintes contre toutes les iniquités et contre tous les mensonges d'une cléricature à bout de force. Nous le recommandons vivement aux lecteurs de cette Revue, qui y retrouveront le souffle généreux qui passe en ce moment sur notre malheureux monde pour le régénérer.

(*La Religion Universelle.*)

LA REINE ZINZARAH. *Comment on devient sorcier*, par Christian, fils. Prix 3 fr., aux bureaux de *La Lumière*, 97, boul. Montmorency. Paris.

Voici un livre des plus attrayants à lire et des plus instructifs. Les mystères du Sabbath et les exploits de Maître Léonard; — ceux de ces êtres singuliers, sans patrie qui courent la surface du globe, auxquels elle semble appartenir: les Bohémiens; — ceux des Templiers et des Albigeois; — toute matière à science occulte y trouve là une explication sous la forme aimable du roman dans laquelle se cache une grande érudition. L'auteur d'ailleurs chasse de race, car il est le fils d'un grand occultiste bien connu, qui était en même temps un savant, un poète et un artiste, de Christian, qui fut l'auteur de l'*Histoire de la Magie*, de l'*Homme rouge des Tuileries* et de quantité d'ouvrages importants qu'il serait trop long d'énumérer. C'est assez dire combien sont eux-mêmes recommandables les ouvrages du fils, qui a su prendre au sérieux pour lui le vieil adage des nobles cœurs: Noblesse oblige.

R. C.

LA CURIOSITÉ, *Journal de l'Occultisme scientifique* Directeur: ERNEST BOSC. Abonnement 5 fr. pour 25 numéros. Nice.

Nous recommandons cette Revue, qui en est à sa

sixième année et qui a pour directeur un savant bien connu. Voici le sommaire du n° du 21 mars.

1. Les Avatars de Vishnu, avec figures. — 2. Catéchisme des Occultistes. — 3. Essai sur l'application théosophique des phénomènes du Spiritisme. — La Doctrine Esotérique. — Nouvelles. — Bibliographie. — Annonces.

Perpignan, 19 mars 1894.

Monsieur René Caillié,

Voudriez-vous insérer quelques lignes, contenant mon appréciation sur le *Prophète de l'Apocalypse* de M. J. Vicère ?

J'ai voulu connaître l'auteur que j'ai prié de vouloir bien me faire une visite. M. Vicère m'a produit l'impression la plus sympathique ; il m'a paru un excellent médium.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments affectueux.

Méric,
Licencié en Droit.

VIENT DE PARAITRE :

Le Prophète de l'Apocalypse

par J. Vicère, géomètre

Livre curieux s'il en est un, arrivé en son temps et à son heure ; c'est une *Révélation* foudroyante pour l'Esprit humain et la Société.

Le Prophète annonce la seconde venue du *Christ* conformément à la promesse qui en a été faite par le *Rédempteur*.

Il s'adresse aux peuples, aux politiciens, aux socialistes, aux prêtres, aux philosophes, aux théologiens et occultistes de l'époque.

On y voit la *prédiction ésotérique* par l'auteur, parue publiquement le 11 juin 1892, concernant *Timbouktou* et la glorification occulte du célèbre explorateur *René Caillié*, de ce *Grand Français* qui seul, et sans secours, sans armes, fut le premier Européen qui pénétra, le 20 avril 1828, dans *Timbouktou*, la ville mystérieuse de l'Islamisme, la Rome noire, la ville sainte du Soudan, dans l'Afrique orientale, au bord de Djoliba ou Niger, et où flotte actuellement le Drapeau français.

On trouve aussi sur cet ouvrage la prédiction con-

cernant *l'Anarchie*, annonce rendue publique le 19 novembre 1892.

En lisant le livre du *Prophète de l'Apocalyse*, on se demande si on n'entend pas le craquement de la destruction *du vieux monde* et le bruit sinistre du cataclysme universel.

On voit apparaître, sous la forme lumineuse de la Résurrection, *le grand charpentier de la Société, le prolétaire de Nazareth, le Christ glorieux et triomphant, le Paraclet en Esprit* dans l'intelligence des Peuples par l'Evangile.

Nous engageons beaucoup à lire, à méditer et à relire plusieurs fois ce livre, qui ouvre de grands horizons à l'Esprit et qui dévoile, d'une façon aussi curieuse, *l'Antéchrist et ses soldats.*

Envoi franco, contre valeur nette de 1 fr. 50 en un mandat-poste à l'adresse de M. J. Vicère, géomètre à Cases-de-Pène, par Espira-de-l'Agly (Pyrénées-Orientales).

L'auteur demande à traiter avec libraires ou dépositaires ; il donne une commission de *trente pour cent.*

MÉRIC.

Indien in wort und bild, tel est le titre de deux grands et beaux volumes parus à Leipzig, chez Heinrich Schmidt et Carl Günther.

Le texte dû à M. Emile Schlagintweit a tout l'intérêt de la description exacte de la vieille Asie. Grâce à lui, le grand public peut connaître non seulement le présent et le passé des illustres cités indiennes, mais il lui est en outre loisible de faire des excursions dans des sites presque inconnus et infiniment enchanteurs.

Quant aux illustrations, elles sont d'une délicatesse et d'une précision bien faites pour exalter l'amour de l'Orient. — Les heureuses splendeurs des villes, l'inexprimable majesté des temples sublimes s'y trouvent fixés, de même que les horizons immenses, de même enfin que les attitudes et les gestes des habitants de ces pays sacrés.

Le Directeur-Gérant : RENÉ CAILLIÉ.

TOURS, IMP E. ARRAULT ET Cie.